

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France. Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Administration: 88, Champs-Élysées, Paris
 Téléphone: Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction: 20, rue d'Enghien, Paris
 Téléphone: Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
 Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES EST GARDÉE PAR NOS MARINS



Lors de l'inqualifiable attentat du 1^{er} décembre, à Athènes, les soldats du roi Constantin, qui bombardaient nos fusiliers marins dans le Zappeion, tirèrent aussi sur l'Ecole française d'Athènes. Elle est maintenant sous bonne garde. En voici la porte devant laquelle se tiennent, près du planton, des membres du personnel de la mission navale.

DE LA LITTÉRATURE

Les gens de lettres ont toujours eu des façons de parler qui ne ressemblent pas à celles du vulgaire. C'est dans l'expression, soit de l'admiration ou du mépris que se marque surtout leur originalité. Ils ne sauraient dire, comme le premier venu : *Ceci est bien, ceci ne vaut pas grand'chose, ni même : Ceci me plaît, ou me déplaît.*

Lorsque nous étions au collège nous nous moquions fort d'un excellent professeur de rhétorique, lequel avait publié des morceaux choisis de prose et de poésie françaises. Il mettait trop souvent en note : « Pensée juste », « Beau vers ». Nous nous moquions de lui, non parce que nous nous estimions capables d'apprécier nous-mêmes la justesse de la pensée ou la beauté du vers et que la note nous semblait oiseuse, mais parce que le verdict de l'éditeur affectait, selon nous, une forme trop naïve. On ne voudrait pas que des littérateurs de profession rendissent leurs oracles d'un ton si bas et au moyen de formules si médiocrement pittoresques.

Chacun sait qu'ils méprisent plus souvent qu'ils n'admirent. Flaubert admirait encore : c'est un des derniers. Quoiqu'il ne redoutât point, dans la conversation, une forme familière, il ne pouvait se résigner à déclarer son admiration tout bonnement et selon les règles du style que le maître de philosophie recommandait à M. Jourdain. Il ne torturait pas non plus ses phrases comme le Bourgeois gentilhomme, étant respectueux de la syntaxe ; mais il y mettait de la couleur — où n'en mettait-il point ? — et il les relevait de métaphores inattendues. Au lieu de dire : « Ce livre est bien », il disait : « C'est écrit avec des gants jaunes. » Lorsque Edmond de Goncourt publia la *Fille Elisa* Flaubert lui dit : « C'est écrit avec des gants jaunes. » M. de Buffon aurait dit : « Écrit avec des manchettes. » Les modes changent. Pour Flaubert, le gant jaune était le signe de la suprême élégance. La *Fille Elisa* était écrite avec des gants jaunes, *Thérèse Raquin* était écrite avec des gants jaunes.

Maupassant n'était pas malveillant pour ses confrères et ne les critiquait pas de parti pris : mais il ne semble pas avoir eu de formules d'admiration particulières. En revanche, lorsqu'un ouvrage de l'esprit, ou un fragment d'ouvrage lui déplaisait, il avait coutume de dire : « Ça, c'est de la littérature ! » On conçoit très bien que, même dans l'ordre littéraire, ce qui n'est que littérature, sans aucun appoint de réalité, paraisse condamnable. On s'étonne seulement un peu qu'un écrivain de métier pût prendre ainsi le nom de la littérature dans un sens péjoratif. C'est là un rare exemple de désintéressement, et qui donnait aux jugements de notre grand conteur une autorité d'autant plus forte.

Mais, si le reproche le plus désobligeant que puisse encourir un littérateur est celui de faire de la littérature, que le portée aura ce même reproche, adressé à un homme d'action ? Déjà, nous nous méfions des personnes qui mêlent trop de littérature aux passions de l'amour, et cependant la confusion des genres n'a ici rien de trop choquant, ou du moins de significatif. Lors, au contraire, que des hommes d'action, au lieu d'agir, parlent, et surtout s'ils parlent avec une éloquence étudiée, c'est un signe qu'ils ne sont pas pressés d'agir ou peut-être qu'ils ne sont pas en possession de tous leurs moyens. Par exemple, quand les héros d'Homère s'injurient copieusement avant de passer aux voies de fait, cette abondance de discours et cette volubilité de langue pourraient suggérer la réflexion qu'ils ont peu de goût pour les coups qui font mal et qu'ils cherchent à gagner du temps.

Les Allemands, depuis deux ou trois semaines, se sont mis à nous injurier comme les héros d'Homère. Cela ne prouve pas qu'ils aient peur des coups, et nous serions bien sots de déprécier leur courage ; mais peut-être qu'ils ont peur du coup final et qu'ils le sentent venir ?

Notre réponse à la note du président Wilson les a mis hors d'eux, et ils nous ont avertis dès le lendemain qu'elle allait provoquer dans toute l'Allemagne une explosion de *furor teutonius* : rien de plus naturel, quoique, d'ordinaire, la fureur, teutonique ou autre, fasse explosion sans avertissement. Mais, après nous avoir avertis, voici qu'ils se battent les flancs. Ils font de la littérature.

Et quelle littérature ! Je ne dis point : mauvaise, qui, selon Maupassant, serait un plé-

nasme. Littérature suffit. La lecture de leurs journaux est divertissante et instructive ; instructive à rebours. Un professeur y trouverait tous les modèles de ce qu'il ne faut pas imiter. Mais nous ne cherchons pas à nous instruire : nous autres, nous ne faisons pas de la littérature, pour le moment. Nous ne cherchons, dans ce fatras, que les indices d'une rage impuissante et d'une chute prochaine.

Un de leurs publicistes a écrit : « On ne répond à la réponse de l'Entente qu'avec des bottes d'acier. » Bottes d'acier ou de cuirassier, les leçons diffèrent. Un autre l'approuve et renchérit : « Ce n'est pas, dit-il, le moment de chauffer des pantoufles de feutre. » Ce n'est pas, surtout, le moment de faire de la littérature. L'Allemagne en est à la littérature : est-elle donc si bas ?

Abel HERMANT.

Ce que l'on dit

En attendant...

« ... Les hommes d'Etat des deux groupes de nations alliées, écrit le président Wilson dans son message, ont dit, dans des termes qui ne laissent place à nulle équivoque, qu'il n'en avait aucune-ment dans leurs projets d'écraser leurs antagonistes. Mais ce qu'impliquent ces assurances n'est pas parfaitement clair. »

« Tu parles ! Si j'ose m'exprimer ainsi. Notons qu'à trois lignes de distance le président Wilson affirme que des deux côtés les adversaires ont déclaré qu'ils ne voulaient pas écraser leurs antagonistes, et ceci « en termes qui ne laissent place à nulle équivoque » ; puis qu'il avoue « que ce qu'impliquent ces assurances n'est pas parfaitement clair. »

Alors, décidément, ce qui me paraît clair c'est que ce n'est pas clair.

Il faut toujours en revenir à cette question primordiale que, sous son désir d'instituer, en même temps qu'une paix équitable, la société des nations, M. Wilson escamote :

Qui est responsable de cette guerre ? Qui a voulu imposer à la Serbie — laquelle, pour éveiller l'Europe cet horrible conflit, avait accepté l'indépendance — la perte de son autonomie ? Qui a violé la neutralité de la Belgique, en a d'abord massacré les habitants désarmés, puis a emmené en esclavage une forte partie de ce qui en restait ? Qui a massacré les Serbes, les Monténégrins, les Arméniens, dans l'intention évidente de supprimer ces races sur des territoires déterminés, pour les remplacer, sur ces territoires, par d'autres races ? Quelle confiance peut-on avoir dans les intentions d'Etats qui se sont conduits de la sorte ?

Il faut donc toujours en revenir aux paroles pleines de bon sens de M. Balfour, que je citais hier : « Instituer un code international qui imposerait ses lois aux Etats ? Rien de mieux, mais personne, si l'Allemagne reste ce qu'elle est, n'en bénéficiera, excepté les criminels qui le violeront. Ceux-là seuls en souffriront qui en exécuteront les prescriptions. »

On instituerait le désarmement universel ? C'est entendu. Mais si l'Allemagne, après avoir liquidé au mieux, par l'intermédiaire de M. Wilson, la criminelle affaire qui tournait mal pour elle, refuse de désarmer ? Que fera M. Wilson ? Lui déclarera-t-il la guerre ?

Pierre MILLE.

Sait-on cela ? C'est formidable. Les poilus, sur le front, ont été — et cela se comprend — émus par le fait nouveau, lorsqu'il fut question de la paix, au jour où Guillaume laissa, pour la première fois, roucouler sa colombe. On n'est pas depuis tant de mois dans la tranchée sans dresser l'oreille quand il est question d'arranger cela.

Mais, sur toute la ligne de combat, un revirement s'est produit. L'effet premier s'est mué en effet second. Les longs discours, les échanges de notes, loin d'enlever nos braves, leur ont seulement démontré que l'"affaire" ne pouvait se terminer que par leur victoire, par la puissance de nos armes. Ils ne croient plus à la paix d'Amérique. Ils y croient si peu que, simultanément, sur trois points : 1° non loin du point de contact des armées française et britannique, 2° en Argonne, 3° en Alsace, une décision a été prise dans trois secteurs : avant huit jours, trois lettres partiront pour les Etats-Unis, signées — chacune — de trois cent soldats de France pour inviter le généreux M. Wilson à ne plus rêver de chimère... en le remer- ciant.

Voilà le fait : il est triple, mais il est un. Ce sont trois poilus qui nous le garantissent, par trois lettres, que nous avons, là, sous les yeux.

Il est significatif.

Il fait très froid. C'est une certitude. Personne n'y contredira. Mais chacun peut chercher, à sa manière, les moyens de remédier à l'inclémence de la saison.

Disons quel expédient ingénieux vient d'adopter certain sénateur du Midi, frileux de par ses origines. Il avoua son truc, hier, dans la galerie des Bustes. Truc simple, en vérité, et auquel il fallait seulement songer.

S'approchant de M. Astier, sénateur de l'Ardèche, ledit père conscrivit nia d'abord, et énergiquement, les rigueurs de ce janvier. Selon lui, le temps était de ceux qui se tolèrent.

— Mais, 7 degrés au-dessous de zéro ?

— A qui ferez-vous croire cela ? Faites comme moi et vous n'irez... comme moi.

Ce disant, le souriant inamovible tapota sa poitrine, ses flancs et son dos. Un bruit de papier froissé, un sourire sénatorial... et une explication.

— En avant, deux journaux de Cochinchine ; à droite, le *Heraldo*, de Madrid ; à gauche, les *Nouvelles du Mexique* ; derrière moi, deux numéros de la *Vie Marocaine*. Avec un tel matelas, — et qui vient des pays chauds ! — comment accepterais-je qu'il fit froid à Paris ?

Quelques sénateurs, qui avaient entendu, vont essayer la recette, pour peu que le thermomètre s'obstine dans ses fantaisies exagérément polaires.

On a raconté, peut-être en exagérant un peu, que le peintre militaire Meissonier, dans le petit jardin de son hôtel, rue Legendre, faisait, en plein été, répandre sur le sol de la farine — c'était le bon temps où elle ne coûtait pas très cher — lorsqu'il lui prenait fantaisie, malgré zôit triomphant, de peindre un effet de neige.

Exacte ou inventée, la nouvelle trouve aujourd'hui une réplique authentique dans le fait qu'un de nos plus célèbres paysagistes, impatient de terminer un tableau esquissé en juillet dernier, dans une gamme de tons fort délicate, fait actuellement, et en désespoir de cause, poser dans son atelier un poilu habillé en drap bleu clair, en bleu horizon.

— Il se rencontre, dit-il, que ce ton de bleu s'harmonise à merveille avec mes terres et mes verdure. Il est, à bien considérer, d'une exquise délicatesse, et j'en suis réduit à cet expédient, puisque le ciel depuis des semaines, nous refuse ses grâces.

A-t-on assez remarqué qu'en effet, de par le crime de ce détestable hiver, voilà plus de quarante-cinq jours que nous n'avons vu un peu d'azur au firmament ? Le poilu, ravi, souhaite que ce ciel ne soit jamais fini, car chaque jour, après la séance, il déjeune chez l'artiste à qui il rend service.

On reconnaîtra l'œuvre au prochain Salon, si nous disons qu'elle aura pour titre : *Matin d'automne en Hollande.*

Le souci de la hiérarchie, qui est si vif dans l'armée, l'est encore davantage dans le monde diplomatique. C'est ainsi que les gens de la "carrière" ne cessent de regarder de très haut, même dans les plus tragiques circonstances, le monde des consuls.

La preuve en a été donnée, une fois encore, lors de la récente trahison grecque, qui coûta la vie à une vingtaine de marins français.

Après plusieurs jours d'emprisonnement dans leurs propres maisons, dont les fenêtres avaient été grillées et dont les portes étaient gardées par des soldats grecs antivenizelistes, les dames des ambassades et des consuls alliés obtinrent enfin la permission de prendre le bateau pour rentrer dans leurs pays respectifs.

Mais, arrivées au Pirée, les dames des ambassades refusèrent énergiquement de monter dans la barque qui devait les conduire à bord, parce que la mère âgée d'un modeste consul y était déjà installée. Et il fallut une intervention non moins énergique et la crainte permanente du danger pour que la pauvre vieille dame ne fût point débarquée.

Il faut noter avec soin que cette attitude ne marquait aucune animosité personnelle, ni manque de cœur, mais une obéissance peut-être exagérée aux règles du protocole diplomatique.

Le poète Michel Pons n'est un inconnu pour personne. Des reporters sans conscience l'ont méchamment ironisé, au temps où il se révélait par ses premiers vers. On confondit intentionnellement vers et verres, sous le fallacieux et trop parisien prétexte que Pons était le poète-cabaretier comme Reboul, jadis, en Provence, avait été le poète-boulangier.

La vérité est que le restaurateur de la rue des Moulins a du talent et qu'il ajoute, présentement, à la littérature de la guerre en composant et imprimant, de ses mains, dans son restaurant chéri des midinettes, un journal trop inconnu, tout rempli de cris généreux, de rimes sonores, et qu'il envoie aux "amis", notamment aux académiciens, qui, jadis, patronnèrent sa candidature à la Coupole. Barrès lit et goûte l'*Audace* — c'est le titre du journal — et Richpin s'en délecte. Cet organe secret est imprimé sur une presse à main, par force de patience et d'ingéniosité.

Entre temps, Michel Pons ajoute des strophes à son recueil : *Chants de guerre et chants de victoire*, que préfacera le président de la Ligue des Patriotes.

Tout cela nous conduit doucement au défilé triomphal des poilus lauréats, et il n'est pas d'alexandrins inutiles. Pons aura, lui aussi, bien mérité de la patrie.

LE VAILLEUR.

LA SITUATION MILITAIRE

L'ACTIVITÉ REDOUBLE SUR TOUT LE FRONT RUSSE

En Roumanie, l'arrêt des opérations se prolonge

Le bombardement de l'artillerie russe, signalé hier soir, entre Svidnikiet et Vieux-Mossor, le long de la voie ferrée de Kovel à Rovno, a été suivi de reconnaissances qui ont passé jusqu'aux secondes lignes : c'est la preuve de l'efficacité du tir de destruction dirigé sur la première. L'ennemi a riposté par une contre-attaque, forte d'une compagnie, qui n'a pu dépasser Vieux-Mossor, village situé à deux kilomètres environ au nord du Stokhod, dont la ligne est fortement tenue par nos alliés.

D'autres actions d'artillerie ont eu lieu en Galicie, au sud de Brzejanj, entre Mitchistchou et Svistelniki, le long de la voie ferrée de Halicz. Les Allemands ont tenté, une fois de plus, de reprendre aux Russes le terrain gagné par leur offensive à l'ouest de Riga, vers Kalutzem, sur la route de Schlock à Mitau. Ils ont été rejetés avec de lourdes pertes. Une autre attaque, dirigée à la limite extrême du front russe, entre le lac Kanger et le rivage du golfe de Riga, a échoué malgré la ruse des manteaux blancs dont les soldats ennemis s'étaient revêtus pour se confondre avec la neige.

Sur tous ces points, les opérations gardent encore un caractère purement local, mais n'en ont pas moins leur importance, car elles indiquent une période d'observation mutuelle où chacun des deux adversaires s'efforce de surprendre les intentions de l'autre. Il en est de

même sur notre front, où les feux d'artillerie s'allument et les reconnaissances se détachent successivement sur différents secteurs, depuis l'Oise jusqu'aux Vosges.

En Roumanie, l'arrêt est si complet que l'opinion allemande commence à s'en émouvoir, et que des notes officieuses passent dans la presse à l'intention de la rassurer. Après le major Morath, c'est le correspondant du *Berliner Tageblatt*, Emil Oplatka, qui insiste sur les difficultés exceptionnelles de la campagne : « Le front russe de Moldavie s'appuie avec toute l'énergie d'une défense désespérée aux montagnes où prennent leur source les affluents du Sereth, dans la région d'Ocna. La chaîne, qui s'élève à 2.000 mètres, ne peut être franchie que par des gorges étroites, sans chemins ; il faut, par un froid de 15 degrés, amener à dos d'homme ou de bête de somme chaque partie des canons, chaque obus, chaque sac. Les croupes et les sommets, couverts de forêts sauvages, disparaissent sous la neige et le brouillard impénétrable. »

Cette description romantique peut servir d'excuse à l'armée Gerok, mais non à la neuvième armée ni à l'armée du Danube, qui combattent en plaine et ne sont arrêtées que par une ligne d'eau.

Jean VILLARS.

LE CORSAIRE ALLEMAND A-T-IL ÉTÉ COULÉ ?

D'après une dépêche privée, qui n'est pas confirmée, le croiseur anglais "Glasgow" aurait définitivement mis fin à ses exploits

NEW-YORK, 23 janvier. — Un câblogramme particulier reçu de Para (Brésil), par le *New-York Herald* annonce que le croiseur anglais *Glasgow* a rencontré et coulé à 130 milles au large de l'embouchure de la rivière Para le corsaire allemand qui coulait des navires marchands dans l'Atlantique.

Suivant un télégramme de M. Charles P. Stewart, correspondant spécial de l'*United Press*, à Pernambuco, le corsaire allemand était accompagné de trois sous-marins, de 20 mètres environ de long et ayant un petit rayon d'action. Il estime que le pirate avait une vitesse de 22 nœuds et qu'il naviguait à toute vitesse pendant la journée et à petite vapeur durant la nuit.

Le *Glasgow* est un petit croiseur de 4.900 tonnes armé de deux canons de 152 millimètres et de dix de 101, capable d'une vitesse de 26 nœuds, c'est-à-dire sensiblement supérieure à celle donnée au corsaire allemand.

Le *Glasgow* a une belle page comme actions de guerre, car il était au combat de Coronel, le 1^{er} novembre 1914, avec le *Good-Hope* et le *Monmouth*, qui succombèrent tandis que lui se retira presque indemne de la bataille ; plus tard, le 8 décembre, il se trouvait à la fameuse affaire des Falkland où il combattit avec vaillance contre les croiseurs allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau*. A la fin de la bataille, il se lançait à la poursuite du croiseur *Dresden*, le seul survivant du combat.

Le 14 mars 1915, le *Dresden*, qui était allé dans

le Pacifique, était coulé, à l'île Juan-Fernandez, par la division dont le *Glasgow* était le chef.

[Nous publions en page 12 une curieuse photographie qui fut donnée par un journal allemand de l'équipage du *Moewe*.]

PAS DE CONFIRMATION

RIO-DE-JANEIRO, 23 janvier. — Le ministre de la Marine a déclaré à un rédacteur de l'Agence Havas n'avoir aucune confirmation du bruit du coulage du corsaire par le *Glasgow* et n'ajouter aucun crédit à ce bruit.

Outre les croiseurs *Barroso* et *Riogrande do Sul*, la canonnière *Timbira* a été chargée d'effectuer des patrouilles sur les côtes.

Le ministre a ajouté qu'il croyait savoir que les navires signalés hier sur la côte nord sont anglais, et qu'ils opèrent correctement hors des eaux territoriales. Il a affirmé que le bruit d'une fugue de l'équipage de la canonnière *Eber* était inexistant.

Il convient toutefois de remarquer que le gouvernement s'est abstenu de le démentir officiellement dans la presse de Rio-de-Janeiro.

Le ministre de la Marine a donné l'ordre à la flottille de surveillance d'effectuer des croisières régulières entre Pernambuco et Maranhão.

UNE OFFENSIVE

LES HONGROIS A L'ASSAUT ... DU CABINET TISZA

BERNE, 23 janvier. — Un télégramme de Budapest à la *Gazette de Francfort* annonce que l'ouverture du Parlement hongrois aura lieu le 23 janvier, pour une session assez longue.

L'opposition estimerait le moment favorable à l'assaut général contre le cabinet Tisza.

Le gouvernement sera interpellé sur les changements survenus dans le ministère commun, sur le changement de système en Autriche, sur les questions économiques et le compromis.

On annonce que certains membres du parti gouvernemental, impliqués dans les marchés avec l'Etat, seront également pris à partie.

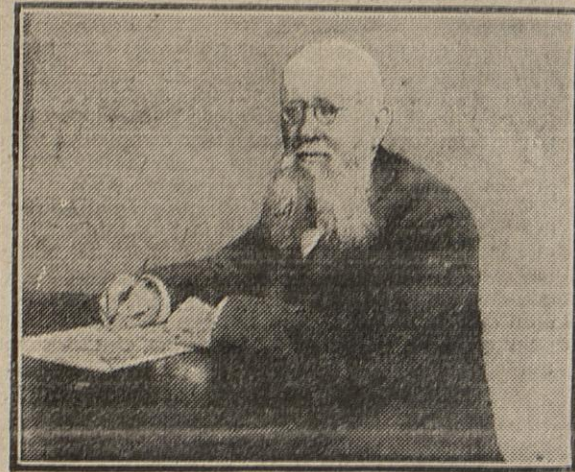
L'opposition demandera et poursuivra par tous les moyens l'octroi du vote à tous les soldats faisant campagne.

Dans les milieux politiques, on prévoit dès à présent la démission du ministre de l'Agriculture, baron Arkanyi ; le ministre des Finances Telesky générerait provisoirement son portefeuille.

LA CONFERENCE INTERPARLEMENTAIRE DE BERLIN

Les délégués au grand quartier général

AMSTERDAM, 23 janvier. — On mande de Berlin : Les présidents des Parlements des Empires centraux visiteront demain soir le grand quartier général, où ils seront reçus par l'empereur.



LE DOCTEUR KAEMPF
Président du Reichstag

Ils conféreront avec le maréchal Hindenburg et le général Ludendorff, puis regagneront leurs pays respectifs.

Après le message de M. Wilson

LA PRESSE ANGLAISE FAIT DES RÉSERVES

LONDRES, 23 janvier. — Le message du président a produit dans les milieux londoniens une impression assez mêlée.

Si on rend justice aux rêves humanitaires de M. Wilson affirmés une fois de plus dans le document, et si l'on est sensible à l'affirmation que les Alliés ont défini loyalement leurs buts, pendant que les Allemands cachent à dessein les leurs, on trouve irréalisables les ambitions idéalistes du président qui semble oublier la réalisation pour se perdre dans la théorie.

De plus en plus on devient convaincu que la distance qui sépare les belligérants reste grande et que la guerre ne peut finir que par l'expiation des crimes commis, c'est-à-dire par le châtiment de l'Allemagne et la revanche du droit et de la justice violés.

La presse anglaise, avec une grande modération de termes et beaucoup de fermeté, proteste contre certaines assurances contenues dans le discours du président Wilson devant le Sénat américain.

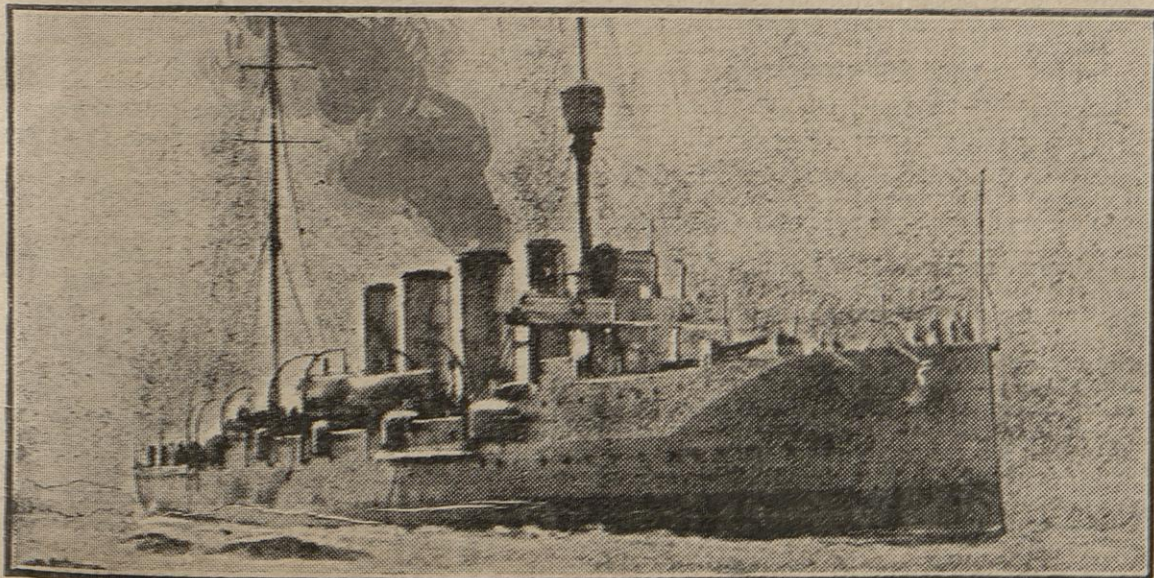
Le *Times* écrit :

Ce discours enregistre, mieux qu'aucune déclaration antérieure, l'idéalisme pacifique du président et la prudence de sa politique. Nous n'avons pas besoin de discuter la description que cite le président d'une paix par la victoire. Les Alliés considèrent que la paix par la victoire est tout aussi nécessaire pour eux qu'elle l'était pour Abraham Lincoln, durant la guerre de Sécession. Il ne peut pas y avoir de cote mal taillée entre l'esprit du militarisme prussien et celui des Alliés. L'esprit du militarisme prussien ne peut être conjuré que par la défaite militaire.

Aussi les Alliés ne veulent-ils pas qu'on leur propose d'autre paix qu'une paix par la victoire.

COMMENTAIRES AMÉRICAINS

LONDRES, 23 janvier. — La démarche du président Wilson, se rendant lui-même au Sénat pour y



LE CROISEUR "GLASGOW"

faire connaître son message, a produit l'effet d'un véritable coup de théâtre.

Le but de la démarche du président est évidemment d'obtenir l'appui des Etats-Unis tout entiers dans les efforts qu'il fait pour ramener la paix et pour l'assurer dans l'avenir.

D'après le correspondant du Times à Washington, le discours du président Wilson recueillera l'approbation de l'opinion libérale américaine, qui est en ce moment celle de la majorité des Etats-Unis.

Le premier sentiment des sénateurs paraissait être, hier, que le président a entamé une vigoureuse campagne pour le compte de la Ligue de la paix, et que ce discours est un moyen habile de faire connaître ses sentiments aux belligérents, sans recourir à des notes écrites.

Les sénateurs démocrates estiment que l'action du président avait été, en partie, inspirée par le mémoire de M. Talbot, et que M. Wilson désirait, avant tout, qu'on rangeât les Etats-Unis du même côté que les libéraux d'Europe.

On pense que cet effort désarmera les critiques que pourrait soulever sa déclaration, apparemment en faveur d'une paix boiteuse.

D'autre part, le correspondant du Times à New-York télégraphie :

La phrase du président sur la paix sans victoire est interprétée par certains comme favorable à l'Allemagne. Mais d'autres considèrent qu'elle est favorable aux Alliés du fait que le président a appuyé le principe des nationalités. D'autre part, il paraît avoir souscrit à l'accès de la Russie à la mer par Constantinople.

LES DEUX ECOLES

HISTOIRES DE DÉCORATIONS

La manière de l'empereur Charles...

GENÈVE, 23 janvier. — On mande de Vienne que l'empereur Charles a adressé, de son quartier militaire, l'ordre du jour suivant à l'armée et à la flotte :

« Pendant mon séjour au milieu de mes braves qui, en mai 1916, ont repoussé loin dans son territoire notre ennemi perfide par un assaut impétueux, les commandants et les troupes dont faisait alors partie mon corps d'armée m'ont prêté, en souvenir de ces jours glorieux, de porter la grand'croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse.

« En ma qualité de grand maître j'avais déjà le droit de porter sur ma poitrine l'insigne militaire glorieux. Pourtant, la prière des chefs expérimentés et des troupes éprouvées dans les combats me donne le sentiment d'avoir gagné la grand'croix de mon ordre de Marie-Thérèse devant l'ennemi. C'est pour cela que j'arbore la grand'croix et que je vous adresse mes remerciements et mes salutations. »

« A Trente, le 19 janvier 1917.

« Signé : CHARLES. »

...et celle de don Alphonse XIII

MADRID, 23 janvier. — Le roi Alphonse XIII a reçu une délégation de toutes les municipalités d'Espagne venues pour lui demander de porter la grand'croix de bienfaisance, comme récompense de son œuvre humanitaire en faveur des prisonniers de guerre. Le maire de Madrid se fit le porte-parole de ses collègues pour exposer au souverain, à ce sujet, le désir de toutes les provinces.

Le roi a répondu que le nom de l'Espagne figurera avec gloire dans l'histoire contemporaine.

« Notre pays, a-t-il dit, représente dans le conflit européen l'idéal humanitaire. C'est pourquoi j'ai toujours agi de façon à affirmer ce sentiment d'humanité de mon peuple. Mais ce n'est pas moi qui dois porter les insignes de la grand'croix de bienfaisance. C'est l'Espagne entière qui doit les arborer dans son glorieux drapeau. Je placerai les insignes de cette croix sur l'étendard du régiment qui porte mon nom. Ils resteront ainsi unis alliant dans votre souvenir les noms : Espagne et Alphonse XIII.

« J'ai la ferme confiance que la destinée de ma patrie qui fut autrefois si grande le sera encore dans un avenir prochain. Que chacun dans sa sphère garde la même confiance. Faisons tous notre devoir et nous verrons comblés nos souhaits d'une Espagne prospère et heureuse. »

Un avion allemand capturé près d'Évreux

EVREUX, 23 janvier. — Un avion allemand a atterri aujourd'hui dans la région ouest d'Évreux. Les deux officiers aviateurs ont été faits prisonniers.

EVREUX, 23 janvier. — L'avion allemand monté par deux officiers qui a été capturé, a atterri vers midi sur le territoire de la commune de Saint-André-de-l'Eure par suite d'une panne.

Arrêtés et conduits à la caserne de gendarmerie, les aviateurs étaient réellement affaiblis : après avoir pris un repas, ils ont été conduits à Evreux d'où ils ont été dirigés sur Rouen.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

LA REVISION DES EXEMPTES ET REFORMES

Le nouveau projet est déposé

LA DISCUSSION EN COMMENCERA LE 31 JANVIER

A l'ouverture de la séance de la Chambre, M. Deschanel a donné hier lecture du décret portant retrait du projet de loi déposé le 23 novembre 1916 par le général Roques dans le but de soumettre à une nouvelle visite les exemptés et réformés antérieurs au 1^{er} avril 1916. Aussitôt, M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, montait à la tribune et déposait le nouveau projet.

Voici l'exposé des motifs dont il a donné lecture :

Les circonstances actuelles exigent du pays un nouvel effort en vue de maintenir l'armée à son maximum de puissance.

Nous nous proposons donc de soumettre à l'examen des commissions spéciales de réforme les exemptés et réformés n° 2 appartenant aux classes 1896 à 1917 inclus qui n'ont été examinés qu'une seule fois depuis le début des hostilités, soit par un conseil de revision, soit par une commission spéciale de réforme. L'obligation de ce nouvel examen se justifie d'ailleurs par des raisons d'équité et dérive du principe même que vous avez sanctionné par le vote de la loi du 17 août 1915.

Les exemptés et réformés avant la guerre ont, en effet, été revisés à la fin de 1914, à une époque où l'on ne pouvait encore se rendre compte ni de la longue durée de la campagne, ni des besoins ultérieurs de l'armée. Le souci de ne pas encombrer les dépôts a conduit à n'admettre dans les rangs de l'armée que des hommes dont la force constitutionnelle dépassait la moyenne. Pour cette raison, les conseils de revision ont été autorisés à statuer sur pièces dans de nombreux cas, ce qui a eu pour résultat d'engendrer des erreurs et un grand nombre d'hommes mobilisables susceptibles d'être versés dans le service armé ou dans le service auxiliaire ont été, à tort, maintenus dans leur situation de réforme ou d'exemption. L'intérêt public et l'équité exigent qu'ils prennent part à la défense nationale.

Toutefois, il semble opportun de limiter cette revision à la classe 1896 et aux classes plus jeunes. Les classes antérieures comprennent, en effet, des hommes qui jouent dans la vie économique du pays un rôle dont l'importance n'est pas contestable; la visite des exemptés et réformés de ces classes ne procurerait d'ailleurs qu'un contingent relativement faible d'hommes du service armé.

En proposant de confier cette revision aux commissions spéciales de réforme, nous nous sommes inspirés à la fois de l'article 3 de la loi du 17 août 1915 et de la nécessité d'incorporer à très bref délai les hommes reconnus aptes au service militaire.

Or, les conseils de revision examinant les contingents départementaux, canton par canton, l'incorporation ne pourrait avoir lieu qu'après la séance tenue au dernier canton; avec les commissions de réforme, organes permanents et plus nombreux que les conseils de revision, le délai exigé par la visite des exemptés et réformés sera considérablement réduit.

Tel est l'objet du projet de loi que nous avons l'honneur de soumettre à vos délibérations en vous demandant le bénéfice de l'urgence.

M. René Besnard lut ensuite le texte du projet qui est conforme à celui que nous avons publié lundi avec une seule rectification, portant sur un point que nous avons précisément signalé. Le projet précise, en effet, qu'en ce qui concerne les réformés n° 2, les commissions auront qualité pour procéder à leur classement dans le service armé, dans le service auxiliaire, pour prononcer leur maintien dans leur situation actuelle, pour transformer leur réforme en réforme temporaire ou en réforme n° 1.

Autrement dit, la réforme n° 2 subsiste.

Le sous-secrétaire d'Etat demanda pour le projet le bénéfice de la procédure d'urgence, établie par les nouvelles dispositions du règlement.

Au nom de la commission de l'armée, M. Maginot déclara ne faire aucune opposition à l'urgence.

— Il y a, dit-il, le plus grand intérêt à mettre un terme à l'incertitude que fait peser sur le pays la perspective d'une revision annoncée déjà depuis plusieurs mois.

L'urgence adoptée par 424 voix contre 63, il fut décidé que le rapport serait déposé dans les cinq jours et que la discussion s'ouvrirait mercredi 31 janvier.

LES AMENDEMENTS

Sitôt le dépôt du projet relatif à la revision des exemptés et réformés, de nombreux amendements ont été déposés.

Vingt-cinq étaient parvenus, hier soir, à la présidence de la Chambre.

En dehors de ceux que nous avons annoncés hier, citons notamment :

Un amendement de M. Alexandre Varenne aux termes duquel, dès l'affectation à un service des armées ou de l'intérieur des hommes reconnus aptes au service militaire, il serait procédé à la libération d'un nombre de soldats des vieilles classes égal au nombre des nouveaux récupérés ;

Un amendement de MM. Amiard et Goust dispensant de la nouvelle visite les pères de cinq enfants ; un second, des mêmes, y soumettant les ressortissants des puissances ennemies domiciliés en France et jouissant d'un permis de séjour ;

Un amendement de MM. Deguise, Daniel Vincent et Pasqual dispensant de la visite les prisonniers civils ou militaires évadés, échangés ou rapatriés d'Allemagne ; d'autres visant les engagés spéciaux, etc...

COMMUNIQUES OFFICIELS

du MARDI 23 JANVIER (96^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Canonnade assez vive entre l'Oise et l'Aisne. Nuit calme sur la plus grande partie du front.

23 HEURES

Canonnade assez vive sur certains points en Champagne et en Argonne.

EN LORRAINE, nous avons effectué un coup de main dans les lignes adverses dans la REGION DE RECHICOURT. Une pièce ennemie à longue portée a lancé quelques obus dans la région de Frouard.

EN ALSACE, dans le secteur d'Hirtzbach, rencontres de patrouilles. Lutte d'artillerie vers Largitzen.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la journée d'hier, un de nos pilotes a abattu un avion allemand qui est tombé dans nos lignes près de la ferme de Navarin.

Dans la région de Montmédy, un autre appareil allemand, mitraillé de très près par un des nôtres, s'est écrasé sur le sol dans les lignes ennemies près d'Amel.

Dans la matinée, des avions ennemis ont jeté cinq bombes sur Montdidier.

Un fokker a atterri dans nos lignes près de Fismes. Deux autres avions allemands ont été abattus, l'un en combat aérien aux environs de Marchélepot, l'autre par le tir de nos canons spéciaux vers Amy (Oise).

Le communiqué britannique

Nous avons exécuté avec succès, au début de la matinée, AU NORD-EST DE NEUVILLE-SAINT-VAAST, un coup de main qui nous a permis de faire un certain nombre de prisonniers.

Les grenadiers ont continué à montrer de l'activité la nuit dernière dans la région de Fauquissart.

L'ennemi a tenté, la nuit dernière, deux nouveaux coups de main ENTRE ARMENTIERES ET PLOEGSTAERT. Le premier détachement n'a pu réussir à aborder nos lignes. Le deuxième a été rejeté au moment même où il les atteignait. Près sous nos feux de mitrailleuses au cours de l'assaut et de la retraite, il a laissé un grand nombre de morts devant nos tranchées.

Grande activité d'artillerie et de mortiers de tranchées de part et d'autre au cours de la journée. Les positions allemandes ont été bombardées avec efficacité en différents points du front.

Nos aviateurs ont exécuté, hier, de bon travail en liaison avec l'artillerie. Un d'eux n'est pas rentré. Le 21, un appareil ennemi a été contraint d'atterrir vers Aubigny. Le pilote et l'observateur ont été faits prisonniers.

Le communiqué belge

Au cours de la nuit du 22 au 23, ainsi que durant la journée du 23 janvier, l'artillerie a été très active sur tout le front belge. Dans la région d'Hetsas, le duel d'artillerie et la lutte à coups de bombes ont eu un caractère de grande violence.

La réparation du guet-apens d'Athènes

Il y aura une cérémonie au Zappeion

D'ici très peu de jours, d'après nos renseignements, les satisfactions que les Alliés ont exigées du gouvernement grec pour les attentats du 1^{er} et du 2^e décembre auront reçu leur exécution.

Le protocole de cette cérémonie est déjà arrêté. Les réparations dues pour le sang versé et pour l'injure faite aux pavillons des puissances auront lieu de la façon la plus solennelle.

Nous croyons savoir que c'est au Zappeion, c'est-à-dire à l'endroit même où le guet-apens a été accompli et où nos marins sont tombés que se dérouleront les phases principales de cette manifestation.

UN CONSEIL DE GUERRE SUR LE FRONT AUSTRO-ITALIEN

ZURICH, 23 janvier. — Des nouvelles précises arrivées ici d'Innsbruck font connaître que le maréchal Hindenburg et le général von Ludendorff viennent de terminer leur visite sur le front austro-italien où leur inspection a duré plusieurs jours. Pendant cette visite, un conseil de guerre a été tenu au quartier général de l'archiduc Eugène, auquel ont pris part l'empereur Charles, l'archiduc Eugène, Hindenburg, von Ludendorff et le chef de l'état-major général autrichien.

A leur retour, et comme ils étaient de passage à Vienne, le maréchal et le général ont eu une conférence avec le ministre de la Guerre autrichien.

EVIAN Goutteux Rhumatisants CACHAI
Eau de Régime par excellence

DERNIÈRE HEURE

UN HARDI COUP DE MAIN des éclaireurs russes SUR LE STOCKHOD

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région de Riga, au nord du lac Kougueron, les Allemands, vêtus de manteaux blancs, ont attaqué nos détachements, mais ils ont été repoussés ; à l'est du village de Kolsoem, l'ennemi a également attaqué, mais il a été rejeté avec de grosses pertes.

Sur la rivière Stockhod, dans la région de Swidniki et du Vieux-Mossor, nos éclaireurs ont franchi la ligne des réseaux barbelés ennemis et ont atteint la seconde ligne ; mais ayant été découverts par l'adversaire, celui-ci, après un bombardement, a pris l'offensive avec une compagnie environ. Cette offensive fut arrêtée par notre artillerie.

Au sud du Vieux-Mossor, notre artillerie a bombardé avec succès les travaux ennemis dans la forêt, près du village de Nitchitchew et dans la région du village de Swistelniki, sur la rivière Nara-jowka.

FRONT ROUMAIN. — Sur ce front, jusqu'au Danube, fusillade.

FRONT DU CAUCASE. — Un détachement ennemi a attaqué nos troupes dans la région de Deulet-Abade, et occupé les collines sur la ligne Bazan-Cherif-Abade-Monts Garnikouh.

Nos troupes ont reculé sur les collines près du col de Dolch-Abade.

Les nouvelles allemandes

THEATRE ORIENTAL DE LA GUERRE. — Front Léopold de Bavière : Le long de la Duna et au nord-ouest de Lutsk, le duel d'artillerie a augmenté d'intensité de façon passagère. A l'ouest de Dwinsk, les occupants de nos tranchées ont repoussé un détachement d'éclaireurs russes qui avait pénétré, à l'aube, dans notre première ligne.

Front archiduc Joseph : En certains points des Carpathes boisées et des monts frontiers de Moldavie il y a eu, par un temps clair et glacé, des combats d'artillerie assez vifs.

Dans des combats d'avant-postes, des troupes allemandes et austro-hongroises ont pris à l'adversaire, entre les vallées du Slanie et de la Putna 10 prisonniers et ont repoussé de fortes attaques ennemies au sud de la vallée du Casinu.

Groupe d'armées de Mackensen : Sur la Putna inférieure, des combats d'avant-postes nous ont été favorables. En Dobroudja, des troupes bulgares ont franchi, près de Tulcea, le bras sud de l'embouchure du Danube, et se sont maintenues sur la rive nord malgré les attaques russes.

FRONT DE MACEDOINE. — Aucun événement important à signaler.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 23 janvier. — Commandement suprême. — Sur le front du Trentin, rare activité de l'artillerie ennemie. La nôtre a dispersé des travailleurs ennemis dans la zone du Pasubio (vallée de l'Adige) et sur les pentes du mont Seluggio (vallée de l'Asico).

Dans le secteur de Placa (moyen Isonzo), lutte habituelle à coups de bombes. Au sud-est de Gorizia, après une brève mais très vive préparation d'artillerie, un détachement ennemi a réussi momentanément à faire irruption dans une de nos tranchées, mais en a été immédiatement rejeté.

Sur le Carso, des duels d'artillerie intenses ont modéré l'activité des patrouilles.

LE BILAN DE L'EXPLOSION DE LONDRES

LONDRES, 23 janvier. — Le ministère des Munitions annonce que la liste des victimes de l'explosion de vendredi dernier semble maintenant complète. Lorsque l'incendie éclata à l'usine, il y avait 33 hommes et 10 femmes au travail, dans l'établissement. On croit que sur ce nombre 18 hommes et 9 femmes sont saufs.

Le nombre total des victimes était, ce matin, fixé comme suit :

Tués : 44 hommes, 11 femmes, 14 enfants ;
Grièvement blessés : 19 hommes, 34 femmes, 19 enfants ;
Légèrement blessés : 155 hommes, 102 femmes, 71 enfants.
Total : 69 tués, 72 blessés grièvement, 328 blessés légèrement.

Le lieu de l'accident ayant été soumis à de minutieuses recherches, on a des raisons de croire que cette liste est complète.

Comment se comportent les agents de l'Allemagne aux Etats-Unis

Les trafics financiers du comte Bernstorff

NEW-YORK, 23 janvier. — Aux termes d'une plainte déposée par plusieurs délégués, l'ambassade d'Allemagne à Washington est accusée d'avoir obtenu, en 1915, des renseignements sur les opérations de la banque Morgan, grâce à la complicité intéressée d'un employé.

Plusieurs personnes sont également accusées d'avoir, pour obtenir des renseignements, branché des fils sur les lignes téléphoniques privées de cette banque. L'employé incriminé serait un ami intime du comte Bernstorff.

Il semble que, depuis que les fuites au sujet des renseignements ont cessé, les attentats allemands, tels que les explosions à bord des navires, ont considérablement diminué.

Franz Bopp et ses complices feront deux ans de prison

SAN-FRANCISCO, 22 janvier. — M. Franz Bopp, ancien consul d'Allemagne ; le docteur von Schenk, ancien vice-consul, et le lieutenant Georg-Wilhelm von Brincker, attaché consulaire, ont été condamnés à deux ans de prison et à une amende de 10.000 dollars pour avoir tenté de violer la neutralité des Etats-Unis en essayant d'empêcher le départ des Etats-Unis de navires chargés de munitions.

La sentence a été rendue après le rejet de la demande en appel.

Engagements navals dans la mer du Nord

LONDRES, 23 janvier. — Officiel. — La nuit passée, dans la mer du Nord, à peu de distance de la Hollande, nos vaisseaux légers, exécutant une patrouille, ont rencontré une division de contre-torpilleurs allemands. Ils ont coulé un contre-torpilleur et dispersé les autres en leur infligeant un traitement très sévère.

La même nuit, dans le voisinage du banc de Schuven, au cours d'un vif engagement entre contre-torpilleurs anglais et allemands, une torpille allemande a frappé un contre-torpilleur britannique, tuant 47 hommes, dont trois officiers.

Les vaisseaux britanniques n'ont subi aucune autre perte, mais nous avons dû couler nous-mêmes le contre-torpilleur atteint.

L'AVENTURE DU « PRINZ HENDRIK »

LONDRES, 23 janvier. — Le paquebot-poste Prinz Hendrik capturé par les Allemands jeudi dernier, est arrivé hier à Gravesend. D'après le récit d'un passager, 20 officiers et matelots allemands moururent à bord du navire qui fut arrêté au large de l'essingue. Ils examinèrent rapidement les passagers et relâchèrent presque aussitôt ceux qui avaient dépassé l'âge de quarante-cinq ans.

Le vaisseau fut ensuite conduit à Zeebrugge, puis à Ostende et autorisé à repartir samedi. Les Allemands s'emparèrent d'un million de francs que transportait un Belge venant d'Angleterre. Ils découvrirent également dans le courrier des envois de diamants, représentant une valeur de 10 millions de francs environ, et s'en emparèrent.

Le congrès du Labour Party

MANCHESTER, 23 janvier. — Le congrès du parti ouvrier est présidé par M. Wardle, député travailliste, qui, dans le discours d'ouverture, a déclaré, au milieu des applaudissements, qu'une plus grande tragédie que la guerre elle-même eût été l'abstention de l'Angleterre de la lutte.

Le congrès a voté, en fin de séance, par 1.840.000 voix contre 307.000, une résolution approuvant l'entrée de ses représentants dans le gouvernement.

LA GRÈVE GÉNÉRALE A SARAGOSSE

MADRID, 23 janvier. — L'agitation qui régnait depuis quelque temps à Saragosse a abouti à la déclaration d'une grève générale qui a commencé hier. La ville est gardée militairement.

La police surveille les ateliers et les usines. Les tramways sont conduits par des soldats. Les journaux ont dû suspendre leur publication. A huit heures du soir, un grave incendie, que l'on croit être l'œuvre des grévistes, s'est déclaré dans une fabrique de tramways et de wagons de luxe.

Le message de M. Wilson a été officiellement transmis au gouvernement allemand

ZURICH, 23 janvier. — Suivant un télégramme de Berlin, M. Gerard, ambassadeur d'Amérique, s'est rendu ce matin au ministère des Affaires étrangères pour remettre au secrétaire d'Etat allemand le texte complet du message du président Wilson au Sénat.

D'autre part, on annonce de Berne que le ministre d'Amérique en Suisse a remis aujourd'hui au gouvernement le texte officiel du message du président Wilson au Sénat. (Radio.)

L'OPINION EN ALLEMAGNE

ZURICH, 23 janvier. — Des dépêches reçues de Berlin, Francfort et Munich disent que les journaux allemands ont publié ce matin, dans tout le pays, des éditions spéciales donnant le texte intégral du message de M. Wilson au Sénat.

Bien qu'il soit encore trop tôt pour déterminer de façon précise l'attitude que prendra l'opinion à l'égard du message, il est déjà manifeste que celui-ci renferme plusieurs passages qui répugnent extrêmement à tous les Allemands. — (Radio.)

Le cas des marins américains faits prisonniers sur le « Yarrowdale »

LONDRES, 23 janvier. — On mande de New-York au Daily Mail qu'à d'après des renseignements officiels de Berlin, M. Gerard n'a pas obtenu une solution satisfaisante à la question concernant les Américains faits prisonniers sur le Yarrowdale et transportés en Allemagne. M. Gerard a dû se contenter de faire parvenir à Washington la communication du ministère allemand de la marine.

Le banquet « France-Amérique »

Hier soir, à 8 heures, a eu lieu, à l'hôtel Ritz, le dîner offert par le Comité « France-Amérique », en l'honneur des Etats-Unis.

Le gouvernement français était représenté par MM. René Viviani, vice-président du Conseil, ministre de la Justice et garde des Sceaux, et Jules Cambon, ambassadeur, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

M. Carton de Wiart, ministre de la Justice belge, représentait le gouvernement de son pays. Mme Carton de Wiart, dont on se rappelle l'attitude héroïque dans la Belgique occupée, avant sa récente libération, accompagnait le ministre pour exprimer la gratitude de la Belgique martyre à l'égard des Etats-Unis.

S. Exc. M. William G. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, Mme W. G. Sharp et leur fils Georges, attaché à l'ambassade, assistaient également à ce dîner.

Parmi les personnes présentes, on remarquait : M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président du comité « France-Amérique », et Mme Hanotaux ; M. James-Mark Baldwin, de l'Institut, et Mme J.-M. Baldwin ; M. P. de La Barra, ancien président de la République du Mexique ; M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris ; le baron Empain, M. Guernier, député, etc.

Des discours ont été prononcés par MM. Viviani, Carton de Wiart, Hanotaux et W. G. Sharp.

M. Viviani a rappelé en débutant l'amitié politique qui depuis près d'un siècle et demi fait se rejoindre les deux pays.

« L'un des jours les plus émouvants de notre commune histoire qui en compte tant, fut le 27 avril 1778, où, à l'Académie des Sciences, on vit deux vieillards aller l'un vers l'autre, les bras l'autre, où l'on vit Voltaire embrasser Franklin. Et, ce jour-là, s'embrassèrent deux génies bienfaisants qui ne se prêtèrent pas aux desseins de meurtre et de destruction, et en même temps s'embrassèrent l'Amérique de Washington, de Franklin, de Lincoln, la France de Jeanne d'Arc, de Turenne, de Voltaire, ce qui devait être la France de Danton et de Gambetta, ce qui devait être la France de la Marne et de Verdun, car c'est maintenant ainsi qu'on appelle la France, car après les usurpations séculaires où tant de fois des hommes illustres symbolisèrent d'éclatantes époques, c'est le droit du peuple d'être au premier rang et c'est à lui seul qu'appartient la gloire comme à la terre le soleil.

Dans sa réponse, M. G. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, a insisté sur l'estime réciproque qui rend si voisines l'Amérique et la France : « En vérité on peut parfaitement comprendre la pensée exprimée récemment d'une façon si charmante par le président Wilson, lorsqu'il faisait allusion aux relations amicales qui relient les peuples des deux grandes Républiques, quand il a dit : « Notre très ancienne et excellente amitié pour le peuple de France est issue de la communion de nos idéals et de la similitude de nos conceptions de l'avenir. »

Le lieu de cette déclaration, à l'imposante cérémonie de l'illumination de la statue de la Liberté — un don de la France — avait été parfaitement prémédité pour affirmer solennellement la force des liens de mutuelle estime et de sympathie qui existent comme une tradition entre ce pays et l'Amérique. »

La crise intérieure russe ne modifie en rien la politique extérieure de la Russie



Les remaniements ministériels de Russie ont provoqué en France une gêne qu'il convient de dissiper. A cet égard le rescrit du tsar Nicolas II au prince Galitzine, président du Conseil, ne laisse aucun doute sur la politique loyale et nette que continuera d'être celle de notre grande alliée. Voici les personnalités mêlées à la crise : en haut et de gauche à droite, les présidents du conseil, M. Sturmer, le général Trepoff, le prince Galitzine ; l'impératrice douairière ; le tsar ; la tsarine ;

M. Rodzianko, président de la Douma ; M. Milioukoff qui porta les accusations contre M. Sturmer ; M. Pourichkievitch, membre de la Douma. A gauche, de haut en bas : M. Chtcheglovitoff, président du Conseil de l'Empire ; M. Protopopoff, ministre de l'Intérieur, et Raspoutine. A droite, de haut en bas : M. Markoff, membre du Conseil de l'Empire ; M. Sazonoff, ex-ministre des Affaires étrangères et le prince Youssoupoff, qui tua Raspoutine. Au milieu, une séance de la Douma.

A LA CHAMBRE

On interpellera vendredi
sur la crise du charbon

LE PROJET SUR LES DOMMAGES DE GUERRE EST VOTÉ

M. Dejonlaine, député du Nord, qui vient de rentrer en France par un des derniers convois de rapatriés, a repris hier sa place à la Chambre. Fort à propos, M. Deschanel, qui présidait, lui a exprimé les sympathies de l'assemblée.

Le nouveau projet sur les exemptés déposé et l'urgence prononcée dans les conditions que nous indiquons d'autre part, M. Deschanel annonça le dépôt, par MM. Henry Paté, Lauche et Edouard Ignace, d'une demande d'interpellation sur les mesures que le gouvernement compte prendre pour assurer le ravitaillement en charbon de la population parisienne.

M. Herriot, ministre des Travaux publics, qui était au banc du gouvernement, se déclarait prêt à répondre sur-le-champ.

M. Klotz protesta au nom de la commission des dommages de guerre, demandant le maintien de l'ordre du jour.

— Le pays attend du charbon, dit M. Henry Paté. Il y a des distributions dans les mairies aux nécessiteux, mais toute une catégorie de petits employés, de petits commerçants ne peut se chauffer qu'en achetant du charbon aux charbonniers. Or, ceux-ci n'en ont plus.

Le député de la Folie-Méricourt ajouta qu'étant donnée la surexcitation qui existe en ce moment dans la population parisienne le gouvernement avait le devoir d'agir pour lui procurer le charbon qui lui est nécessaire. M. Lauche indiqua, à ce sujet, que des manifestations avaient eu lieu dans la matinée sur les boulevards et que leur caractère de gravité ne devait pas échapper au gouvernement. M. Herriot ayant déclaré que si ce dernier n'avait pu faire des miracles, il avait fait du moins tout ce qu'il avait pu, la discussion de l'interpellation fut fixée à vendredi.

On reprit ensuite la discussion du projet sur les dommages de guerre. Après l'adoption des derniers articles on arriva à l'ensemble.

MM. L.-L. Klotz, président de la commission, et René Viviani, garde des Sceaux, firent alors ressortir tour à tour, en termes éloquents, le caractère de solidarité française du projet et convièrent la Chambre à sceller cette grande œuvre par un vote unanime. Leur appel ne fut pas vain, car l'ensemble fut voté à l'unanimité des 473 votants.

Léopold BLOND.

Nouvelles parlementaires

La suppression des patentes

M. Ribot, ministre des Finances, déposera aujourd'hui sur le bureau de la Chambre le projet de loi adopté par le Sénat, aux termes duquel les patentes seront supprimées et remplacées par des taxes sur les catégories de revenus que voici :

- 1° Bénéfices industriels et commerciaux, 3 1/2 % ;
- 2° Bénéfices agricoles, 3 % ;
- 3° Traitements et salaires, 3 % ;
- 4° Bénéfices des professions non commerciales, 3 %, sauf pour les charges et offices (notaires, avoués, huissiers), pour lesquelles le taux est de 3 1/2 % ;
- 5° Intérêts des créances hypothécaires et chirographaires, 5 %.

(Chacune de ces impositions comportant des abattements à la base, variant selon la nature des revenus.)

A L'ACADEMIE DE MEDECINE

La rectification des nez difformes

Etre gratifié par la nature ingrate d'un nez camus, en pied de marmite, en « lorgnette », ou simplement trop important pour le visage qu'il décore, est une infirmité pénible qu'aucun artifice ne peut dissimuler. Rien ne se voit, affirme un dicton, comme le nez au milieu du visage.

Il y a là une source de tortures morales, capables d'empoisonner une existence, et tout le monde n'y apporte pas la belle âme et l'entrain de Cyrano.

On a, depuis longtemps, offert à ces difformités les ressources de la chirurgie. Pour des pertes de substance trop importantes nous possédons des méthodes de rhinoplastie fort ingénieuses, dont certaines même nous vient en plus ou moins droite ligne de l'Inde. Mais tous ces procédés présentent l'inconvénient de laisser de vilaines cicatrices, coutures grisâtres ou rougeâtres, qui attirent l'attention à peu près autant que la difformité elle-même. Le docteur Bourguet, de Toulouse, a adressé, hier, à l'Académie de médecine, un mémoire intéressant sur une méthode nouvelle qui offre cette originalité de procéder non par l'extérieur, mais par l'intérieur, en sorte que, après opération, rien ne trahit au dehors l'intervention du chirurgien.

Les incisions portent sur la muqueuse des fosses nasales : un décollement de celle-ci et de la peau conduit directement sur la cloison où sur le squelette du nez, qui est alors modifié comme il convient, soit que l'on résèque une partie du cartilage que l'on fracture les os pour les remettre en bonne position, soit même que l'on greffe une parcelle osseuse, prise sur le tibia du sujet, pour remédier, par exemple, à l'ensellure de la racine du nez.

Au dire de l'auteur, les résultats esthétiques sont excellents, et une série de photographies présentées à l'appui a permis à l'Académie d'en juger.

Avant la réunion des boulangères

Le prix du pain ne sera pas augmenté

Les boulangères de Paris et de la banlieue se réuniront aujourd'hui à trois heures, 24, rue Cadet, pour protester à la fois contre l'augmentation du prix du pain, — augmentation qu'elles attribuent à l'initiative du syndicat patronal de la boulangerie, — et contre les conditions dans lesquelles s'opère la relève des boulangers mobilisés.

Or, il n'y aura nulle augmentation du prix du pain, contrairement aux affirmations des boulangères. On estime, en effet, dans les milieux les plus autorisés du syndicat patronal, 7, quai d'Anjou, que les appréhensions des boulangères ne sont motivées que par des bruits ne reposant sur aucun fait précis.

« La meilleure, et la plus irréfutable des preuves, c'est que l'augmentation du prix du pain, prévue pour le 21 janvier, ne s'est pas produite — et ne se produira pas — pour des raisons qui nous demeurent personnelles, mais s'inspirent, néanmoins, du primordial souci de contribuer, à notre manière, à la défense nationale. Cette assurance, précise et formelle, nous l'avons donnée au ministre du Ravitaillement et, à moins d'éventualités imprévues, le prix du pain ne subira aucune hausse.

Nos adhérents, notamment ceux qui ont un rayon de pâtisserie, s'inclinent, en outre, devant l'impérieuse mais indispensable nécessité de supprimer la pâtisserie deux jours consécutifs par semaine, à partir du 1^{er} février. »

TRIBUNAUX

L'enfant du crime

Devant la cour d'assises de la Seine comparait, hier, une jeune domestique, Joséphine Barthélemy, inculpée d'avoir, à Gennevilliers, le 15 août dernier, donné volontairement la mort à son enfant nouveau-né.

Pour la première fois, le jury avait à résoudre le douloureux problème : Quels sont les droits d'une mère sur une maternité qui lui a été imposée par la violence ?

Tel était en effet le cas de la malheureuse domestique. Filie d'un bûcheron de Lorraine, Joséphine Barthélemy avait été placée comme servante à Chambley, petit village de Meurthe-et-Moselle. Le 14 août 1914, les Allemands occupèrent cette localité et y commettaient les pires excès. Ils emmenèrent en Allemagne tous les hommes valides et contraignirent les femmes à les servir. La jeune servante fut employée dans une ambulance que les Allemands avaient installée dans l'église. Elle vécut au milieu d'eux durant une année. Un soir de novembre 1915, quatre infirmiers prussiens se saisirent d'elle et la violèrent.

En janvier 1916, Joséphine Barthélemy fut évacuée et rapatriée. Placée chez Mme Delorme, marchande de vins, avenue du Pont de Saint-Ouen, à Gennevilliers, elle y donna naissance à un enfant qu'elle jeta dans la fosse d'aisances.

— Je n'ai pas voulu, dit-elle, avoir un enfant d'Allemand, j'ai trop la haine de ceux qui m'ont fait souffrir. Et la malheureuse ne put en dire davantage : les sanglots l'étouffaient.

C'est pour ce « crime » que Joséphine Barthélemy a subi plus de cinq mois de prévention.

Son défenseur, M^e Lowel, a, avec émotion, légitimé l'acte de la petite servante lorraine. Et l'auditoire a accueilli par des applaudissements le verdict d'acquiescement rapporté par le jury.

Propos alarmistes

M. Paul Legouf, ancien agent de la Sûreté, actuellement soldat à Brest, et Mme Legouf, née Anne Abrassard, inculpés de coups et blessures sur M. Crouillard, ingénieur, étaient poursuivis, à la requête du Parquet de la Seine, devant la dixième chambre correctionnelle. Mme Legouf est, en outre, inculpée d'infraction à la loi du 5 août 1914, à raison de propos qu'elle aurait proférés et qui sont de nature à exercer une influence déprimante sur l'esprit public.

Malade, M. Legouf ne s'est pas présenté à l'audience. Seule, Mme Legouf était au banc des prévenus libres, assistée de son avocat, M^e Gautier-Rougeville.

De nombreux témoins, tant à charge qu'à décharge, ont été entendus hier.

M. Chavoix, député de la Dordogne, après avoir déposé en faveur de M. Crouillard, déclara n'avoir jamais entendu Mme Legouf tenir des propos alarmistes.

A ce moment, le substitut Roux, intervenant, précisa : « Depuis hier, le gouvernement militaire de Paris est saisi d'une inculpation d'espionnage contre Mme Legouf. »

La suite des débats a été renvoyée à aujourd'hui. On entendra M^e Gautier-Rougeville pour les époux Legouf et M^e Lagasse pour M. Crouillard, partie civile au procès.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui mercredi, Saint Timothée ; demain, Saint Fabrice.

— A 3 heures : Matinée municipale au théâtre Sarah-Bernhardt.

BIENFAISANCE

— A l'Hôtel de l'Océan, à La Panne, vient d'avoir lieu une très belle représentation des Cadeaux de Noël, interprétés par les artistes de l'Opéra-Comique, sous la direction de l'auteur, S. M. la reine Elisabeth, LL. AA. RR. la princesse Maria-José et le prince de Teck honoraient cette fête de leur présence, ainsi que M. Justin Godart, le général Balfourier et de nombreux officiers de l'état-major français de Nieuport.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mme André Tardieu, décédée à soixante et un ans, veuve de M. André Tardieu, secrétaire général de la Compagnie des Wagons-Lits, mort le 31 décembre dernier, et mère de M. André Tardieu, député de Seine-et-Oise, et de Mme René Waldeck-Rousseau ;

De la marquise de Houdetot, née Marie-Marguerite du Pré de Saint-Maur, décédée au château d'Aplemont (Seine-Inférieure), à soixante-quatre ans, mère du maréchal des logis aux chasseurs ;

De Mme veuve L. Catherine, mère de MM. Alphonse et Georges Catherine, de l'Opéra, mobilisés, et de Mme Georges Elie Berthel ;

De la jeune Christiane Dehollain, fille de M. et Mme Paul Dehollain.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-41 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Un nouveau relèvement des tarifs de chemins de fer
EN IRLANDE

Les Compagnies de chemins de fer irlandais, dont les tarifs-marchandises avaient déjà été relevés à deux reprises en 1916, viennent d'être autorisées à procéder à un nouveau relèvement de ces tarifs, qui entrera en vigueur le 1^{er} février prochain.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

LES PREMIERS PATINEURS DU "BOIS"



Avec le froid vif, la glace a fait son apparition à la surface du lac du bois de Boulogne et, du même coup, on a vu les premiers patineurs. Oh ! de taille menue et si malhabiles sur le miroir qui recouvre leur domaine : ce sont les canards familiers du Bois.

LES CONTES D'EXCELSIOR

MOINS CINQ !

Il est sept heures du soir.

Chez les Fougerolles, seule dans ce salon Louis XVI où elle a si souvent pris part à de frivoles papotages, Mme Bessède, l'épouse irréprochable, surnommée "Notre-Dame des trois vertus conjugales", se prépare à s'acquitter d'une mission délicate entre toutes. Son amie Georgette, la femme légitime du professeur Etienne Fougerolles, une de nos gloires médicales, vient, cédant à un coup de folie, de partir, il y a une heure à peine, pour rejoindre son "flirt", le beau Saint-Yves, pour lequel elle est prête à divorcer, après lui avoir prodigué ses tendres soins à l'hôpital où elle s'était engagée comme infirmière au début des hostilités.

En vain Mme Bessède a-t-elle représenté à l'amoureuse Georgette les suites fâcheuses de son "inconscience" : tout à sa passion, la transfuge est restée sourde à la voix de l'amitié. Au moment de quitter pour toujours le toit où, à défaut du bonheur dont elle rêvait, elle a été l'objet d'une affection peut-être un peu trop paternelle, mais sincère et fidèle, elle a pourtant été prise d'un scrupule : le moyen classique de la lettre laissée en évidence sur un meuble lui a paru un procédé trop brutal pour informer son mari de son départ ; estimant que ce loyal compagnon, auquel elle n'a vraiment rien à reprocher, méritait quelques ménagements, elle a chargé Mme Bessède de lui annoncer le malheur qui le frappe ; et, bien que peu enthousiaste du rôle qui lui était dévolu, celle-ci, ne pouvant faire autrement, a accepté cette corvée.

C'est l'heure où le professeur va rentrer. Comment s'y prendre pour lui présenter la fatale nouvelle ? Et comment va-t-il la recevoir ? Faudra-t-il affronter sa colère ou compatir à son désespoir ? Dans une fiévreuse inquiétude, croissant de minute en minute à mesure que se rapproche le moment critique, la messagère improvisée cherche la formule la plus propre à présenter "la chose" ; dès qu'elle a trouvé un préambule qui lui semble préparer la voie, elle l'apprend par cœur, en le répétant *mezza voce* pour marquer les intonations ; mais à peine l'a-t-elle enregistré dans sa mémoire qu'elle en épeluche l'un après l'autre tous les termes, et qu'elle les trouve détestables ; s'efforçant alors d'inventer un autre exorde, mieux tourné, elle tisse un nouveau canevas, qu'elle s'applique à broder de mots soigneusement choisis ; puis, mécontente derechef de son ouvrage, elle en casse rageusement le fil, et elle s'ingénie, en se creusant la cervelle, à composer la phrase à la fois assez explicite et pourtant assez ambiguë pour tout risquer sans rien brusquer.

Comme une fillette qui trie des perles de différentes couleurs, met à part les blanches et les bleues et les enfle patiemment, puis s'aperçoit qu'il s'en est glissé de noires qui font tache et qui déparent l'ordre alterné du collier qu'elle confectionne, et défait, d'un seul geste, ce qu'elle vient de faire avec une si grande application, ainsi Mme Bessède s'acharne-t-elle à un travail de Pénélope quand, soudain, la porte s'ouvre, et le docteur Fougerolles, venant à elle les deux mains tendues, lui manifeste son plaisir de la voir là, et, se mettant aussitôt à lui parler de l'absente, s'étonne de son retard, affirme qu'elle va rentrer d'un instant à l'autre. Puis, tout naturellement, et avec une simplicité charmante, il loue la droiture de Georgette, son honnêteté foncière, et dit la confiance absolue qu'il a en elle.

En écoutant cette naïve confession, Mme Bessède est d'autant plus gênée pour détromper son interlocuteur qu'il se montre plus crédule. Et attristée de l'ironie de leur double situation :

— C'est peut-être un tort, risque-t-elle, d'attacher tant d'importance à une chose aussi fragile que la vertu d'une Parisienne...

Mais M. Fougerolles se récrie et, s'excusant du retard de sa femme :

— C'est de ma faute, avoue-t-il, si elle n'est pas là : je lui avais dit de ne pas m'attendre avant sept heures. Je savais que je serais retenu à l'Académie, où j'ai présenté aujourd'hui mon rapport sur la pathogénésie du rhumatisme... Et tenez, je suis sûr que mes conclusions vont vous intéresser : vous n'êtes pas comme Georgette qui, elle, bâillerait d'ennui s'il lui fallait subir une conversation de cet ordre ; elle a de bien grandes qualités, mais il ne faut pas lui parler médecine.

— C'est un sujet un peu aride pour une tête de linotte comme elle.

— Vous aussi, jolie comme vous l'êtes, vous auriez le droit de vous montrer frivole. Pourtant vous ne dédaignez pas de graves entretiens...

— C'est en effet pour un entretien très sérieux que je suis ici, déclare Mme Bessède, saisissant la balle au bond.

— Avec moi on ne peut pas en avoir d'autres, reprend le docteur. Que voulez-vous attendre d'un professeur qui n'a pas autre chose en tête que ses études ? C'est d'ailleurs un sujet passionnant que celui de la pathogénésie du rhumatisme : je suis arrivé, par toute une longue série d'études et de déductions dont je vous fais grâce, à pouvoir démontrer que le rhumatisme est dû à une auto-intoxication, provoquée par l'introduction, dans le torrent circulatoire, d'une toxine ou d'un ferment analogue au fibrin-fer-

ment de la coagulation du sang, si magistralement étudié et isolé par Schmidt. Ce principe établi...

— Il ne s'agit pas de principes, tranche Mme Bessède, excédée de ce bavardage, et désespérant de trouver une transition. C'est de Georgette que je voudrais vous parler.

— Mais c'est d'elle que nous parlons sans en avoir l'air, réplique le docteur avec un bon sourire. C'est pour elle, c'est à cause d'elle, que j'ai poursuivi ces longues recherches ; vous savez qu'elle est arthritique : c'est pour la soulager, c'est pour la guérir que j'ai consacré mes veilles à cette découverte...

Mme Bessède est confondue par cette étrange révélation. Ainsi, ce mari si distrait, si négligent en apparence, était au contraire un fervent amoureux, un compagnon attentif, tendre, zélé, plein de sollicitude ! Quand on l'accusait d'indifférence, il était précisément occupé à assurer le bien-être physique de celle dont sa science était, non pas la rivale, mais la servante dévouée. Et au moment où il touchait au résultat si patiemment attendu, si longtemps cherché, Georgette fuyait le toit où l'amour diligent de l'époux fidèle et pieux restaurait le temple de sa beauté déifiée ! En mesurant la distance qu'il lui faut parcourir, dans les lourds sabots de la réalité attachant ses pieds au sol, pour atteindre celui qui, de ses illusions, s'est fait des ailes d'Icare, Mme Bessède secoue tristement la tête, découragée par la difficulté de sa mission.

Cependant le docteur, imperturbable, poursuit l'explication de sa théorie.

— Le coupable, dit-il, ce ferment toxique d'où vient tout le mal, s'élimine naturellement par le filtre du rein. Mais si une lésion quelconque vient à se produire dans la muqueuse de ce filtre, gare à l'infection ! Le poison sera aussitôt résorbé et se mélangera au sang. Voilà comment la néphrite sert le plus souvent de préface au rhumatisme. A cette théorie nouvelle correspond une thérapeutique qui consiste à reconstituer les épithéliums : je préconise à cet effet l'emploi d'antiseptiques légers et très digestibles, tels que cubèbe, genièvre et rhubarbe sous forme de pilules...

— A ce propos, demande Mme Bessède, vous avez un bon estomac ?

— Excellent : je digérerais des briques.

— Et une tuile ?

— Mais, la même chose, répond le docteur interloqué par cette question, des cailloux, de la corne, n'importe quoi !

— Tant mieux, parce que... Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

— Sept heures et demie... Vous vous impatientez... Georgette ne peut plus tarder maintenant...

— Je ne l'attends pas.

— Vous partez ?

— Pas avant de vous avoir dit...

Tout à coup, la porte s'ouvre brusquement, et Georgette entre d'un air crâne.

— Tenez, quand on parle du loup... fait le docteur, sans remarquer qu'elle porte un costume de voyage.

— Vous parlez de moi ? questionne-t-elle d'une voix mal assurée. Que disiez-vous ?

— Que tu n'es jamais rentrée si tard.

— C'est tout ?

— C'est tout ! répond Mme Bessède en lui adressant un signe d'intelligence.

Georgette respire et s'appuie contre le mur. Maintenant qu'elle est sauvée, ses forces menacent de la trahir. Heureusement le docteur, pensant qu'il est de trop, s'esquive. Et seules, les deux amies, courant l'une à l'autre, s'embrassent tendrement.

— Eh bien ? interroge Mme Bessède.

— Eh bien ! fait Georgette, me voilà !

— Il était temps : c'était moins cinq !

— Ah ! ma chérie, je l'ai échappé belle ! J'ai eu la chance de lire mon beau roman en commençant par le dernier chapitre. Figure-toi qu'au moment où le train allait partir et où je me disposais à tomber entre les bras de celui auquel j'étais prête à me donner pour la vie je me suis aperçue qu'il avait pris des billets d'aller et retour...

André AVEZE.

LA CRISE DU CHARBON

Faute de combustible, une usine de guerre a été fermée tout un jour

L'usine « L'Agrafe française », rue Alexandre-Dumas, affectée au travail de l'intendance et de l'armement, a dû fermer ses portes hier matin, faute de charbon. Un train navette qui devait en amener n'arriva point et la crise se produisit, immédiate.

Cet incident, occasionné par le manque de tout stock de réserve, ne fut point du goût du personnel. Formant deux colonnes, il se rendit, encadré d'agents, au ministère des Travaux publics et au ministère de l'Armement.

Là, il fut annoncé à ses délégués que toutes mesures étaient prises pour remédier à cette situation. Dix tonnes, prélevées sur le stock de l'Intendance, étaient, en effet, transportées d'urgence à « l'Agrafe française » qui recevait aussi, dans la soirée, les quarante tonnes du train-navette enfin arrivé. Et l'usine put reprendre son service après quelques heures seulement d'interruption.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

« Enfin donc, après tant d'années d'indifférence et d'oubli le voilà remis en honneur ce beau drame que Shakespeare eût signé avec joie, avec orgueil, et qui tient sa place parmi les plus belles choses et les plus hardies qui soient sorties du génie français. »

Ainsi s'exprimait Jules Janin dans son feuilleton des *Débats* le lundi 18 janvier 1847, au lendemain de la première représentation de *Don Juan* à la Comédie-Française.

Le même jour, Théophile Gautier écrivait dans la *Presse* :

« *Don Juan*, auquel Molière a donné le titre de comédie, est à proprement parler un drame, et un drame moderne dans toute la force du terme... Jamais Molière n'a rien fait de plus franc, de plus libre, de plus vigoureux, de plus hardi. »

Ces lignes, publiées sous l'impression directe de la représentation, témoignent assez de la chaleur de l'accueil du public de la Comédie lors de la résurrection de *Don Juan* débarrassé des vers de Thomas Corneille.

La reprise actuelle mérite d'obtenir un égal succès. Mais on affiche l'œuvre de Molière à de trop grands intervalles. Hier mardi 23 janvier *Don Juan* reprenait après une éclipse de huit jours ! L'interprétation de 1917 est cependant une des meilleures.

Demain, je vous dirai les raisons qui me font trouver Raphaël Duflos un remarquable *Don Juan*.

Emile MAS.

Get après-midi

Grand-Guignol. — 2 h. 30, *Le Laboratoire des hallucinations*.

Ce soir

Opéra. — 7 h. 30, jeudi, *l'Etranger*, *Coppélia*.
Comédie-Française. — 7 h. 30, *Le Luthier de Crémone*, *Andromaque*.

Opéra-Comique. — 7 h. 30, *Lakmé*, *Elova*.

Odéon. — 8 heures, *les Deux Orphelins*.

Théâtre-Lyrique. — 8 heures, *la Traviata*.

Antoine. — 8 heures, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.

Athènes. — Relâche. Jeudi, 8 h. 30, *Chichit*.

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.

Châtelet. — Ce soir, à 8 h., *Dick, roi des chiens policiers*.

Th. Edouard-VII. — 8 h. 45, *Son petit frère*.

Gaité. — 7 h. 45, *Craquinville*, *Service*.

Grand-Guignol. — 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*.

Gymnase. — 8 h. 15, *la Veille d'armes*.

Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.

Th. Michel. — Relâche. Jeudi, 8 h. 45, *l'Accord parfait*.

Je te jette par la fenêtre.

Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.

Sarah-Bernhardt. — 8 h., *l'Algon* (sauf lundi et vendredi).

Apollo. — 8 heures, *les Maris de Gnette*.

Capucines (tél. Gut. 56-40). — 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*.

Allo ! revue ; la Clef ; Aux chandelles.

Réjane. — 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.

Renaissance. — 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.

Scala. — 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *l'Antirafardiste*, revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — Aujourd'hui, demain et mercredi, à 2 h. 20, *Judex* (l'Ombre mystérieuse). Places : 0 fr. 30 à 1 fr. A 8 h. 15, même programme. (Prix ordinaires).

Vaudeville (Gut. 02-09). — 8 h. 30, *Christus*, avec orchestre et grand orgue.

COURS ET CONFÉRENCES

Sarah-Bernhardt. — Aujourd'hui à 3 heures précises, conférence par M. Xavier Privas sur « l'histoire de la chanson française ».

Le Congrès des maires de la zone des armées

Le Congrès des maires des chefs-lieux de département et d'arrondissement de la zone des armées a eu lieu lundi et mardi, 22 et 23 janvier, à l'hôtel de la Ligue de l'enseignement, rue Récamier.

Les maires de la zone des armées ont pensé qu'il était de l'intérêt pressant des cités qu'ils représentaient de prendre contact entre eux, de discuter des questions si urgentes de transports, de ravitaillement, de circulation, de fixation, de réquisition, etc., et de se communiquer leurs efforts personnels pour obtenir dans l'avenir des résultats meilleurs et plus décisifs.

Le bureau des Maires a été constitué ainsi qu'il suit :

Président : M. Lévy-Alphandery, maire de Chaumont (Haute-Marne) ; vice-président : M. Morgand, maire du Havre et M. Michel, maire de Troyes ; secrétaire : M. Mouillu, maire de Bar-le-Duc ; trésorier : M. Desgroux, maire de Beauvais.

Étaient présents, outre les membres du bureau, les maires de Rouen, Calais, Dieppe, Saint-Dizier, Belfort, Epinal, Senlis, Gray, Lure, Wassy, Arcis-sur-Aube, Epervay, etc., etc.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Solution progressive...
SOLUTION LAROCHE
Ph^o DUREL, 7, B-Denis, Paris

FAITS DIVERS

PARIS

La question du charbon

La pénurie du charbon a provoqué hier des manifestations sur divers points, mais à aucun moment elles n'ont nécessité l'intervention de la police, sinon pour rétablir la circulation légèrement entravée, et, contrairement à ce qu'on a dit, M. Laurent — il nous l'a déclaré lui-même — « ne s'est pas rendu sur les lieux ».

La vérité est que, depuis des semaines déjà, certaines maisons de charbons en gros qui ont installé des magasins de détail dans divers quartiers ne les approvisionnaient pas d'une façon suffisante et qu'il en résulte des protestations de la part des ménagères qui attendent la souvent pendant des heures.

Brûlée vive. — Hier matin, à 11 heures et demie, une septuagénnaire, Mme veuve Vic, habitant chez sa fille établie charbonnière 65, rue Saint-Dominique, se chauffait auprès d'une cheminée quand le feu se communiqua à ses vêtements.

Quand on accourut au secours de la malheureuse, elle avait cessé de vivre.

Un commencement d'incendie, qui s'était déclaré dans l'arrière-boutique, a été éteint par les pompiers.

Sauvée par des soldats. — Dans l'après-midi d'hier, vers 2 heures, une jeune fille, Mlle Jeanne Bélétraz, âgée de vingt ans, employée de commerce, demeurant avenue de la Gare, à La Frette (Seine-et-Oise), se jetait dans le canal Saint-Martin, en face du numéro 56 du quai de Jemmapes.

Trois militaires qui passaient à ce moment se portèrent au secours de la désespérée qu'ils réussirent à ramener sur la berge, et qui, après avoir reçu des soins dans un poste de secours voisin, put regagner son domicile.

DÉPARTEMENTS

Les exploits d'une somnambule. — TOURS. — Le Parquet de Tours vient d'inculper d'escroquerie une femme nommée Léon, âgée de vingt-neuf ans, couturière, demeurant 138, rue Victor-Hugo, à Tours, qui faisait métier de somnambule voyante extra-lucide.

Chaque semaine, cette somnambule tenait dans son appartement trois séances exclusivement consacrées à la recherche des disparus militaires pendant la guerre.

Toujours elle déclarait voir l'époux, le fils ou le frère disparu, prisonnier dans un camp allemand. On conçoit le bonheur des épouses, des mères et des parents qui, depuis longtemps, croyaient les êtres qui leur étaient si chers morts, bien morts, puisqu'ils ne recevaient d'eux aucune nouvelle, aucun signe de vie.

Cette voyante a déjà reconnu qu'elle ne parlait pas du tout à l'état d'hypnose, qu'elle faisait semblant de dormir et que, naturellement, elle ne savait rien du tout au sujet des disparus pour lesquels on l'interrogeait.

Un train bloqué par une avalanche. — GRENOBLE. — Un train de voyageurs, allant de Grenoble à Veynes, a été bloqué à Luz-la-Croix-Haute, pendant trente-huit heures, par une avalanche.

Les autorités ont dû réquisitionner 200 ouvriers de la région pour dégager le convoi.

Les loups font leur apparition. — DIJON. — Depuis que la neige recouvre le sol d'une couche assez épaisse, les loups ont fait leur apparition dans certains villages du département, notamment à Nuits-Saint-Georges, où des traces de ces carnassiers ont été relevées dans la cour de plusieurs habitations. Des battues vont être organisées.

LES SPORTS

• CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver, dimanche. — Walthour matchera contre Sérès; match de motos entre Lauthier et Moreau. Rencontre d'Ellegaard et de Meurger et de Beryl; en plus de ces trois rencontres, courses de vitesse.

ATHLETISME

Le Danemark va élever un monument à Jean Bouin. — Notre confrère *Sporting* nous apprend que les Danois ont décidé d'élever un monument à Jean Bouin; pour honorer la mémoire de notre grand champion tombé au champ d'honneur, la ville de Copenhague lui érige un monument dans le Stadium récemment construit.

Disons en passant que les Danois ne seront pas les seuls à posséder un Stadium, car, nous dit également notre confrère, un groupe d'anciens étudiants de l'Université de Pensylvanie vient de réunir cinq millions de dollars (15 millions) pour l'établissement d'un gigantesque Stadium.

AVIS IMPORTANT

Notre Service des PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES du Mercredi et du Samedi

(Réception des ordres au guichet, et par correspondance)

est transféré

pour la commodité de nos Clients, en plein centre de Paris, près de l'Opéra, dans les bureaux d'EXCELSIOR-PUBLICITÉ

11, boul. des Italiens (2^e arr^e)

Entrée particulière

Téléphone : Central 80-88. Adresse télégraph. : Hugmin-Paris.

TARIF AU MOT

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI 0.20 le mot

COPIE machine écrire, circulaires, bon marché. — Stouilly, 30, Beaubourg, entresol.

Veuve guerre 43 ans, désirant garder avec elle sa fille, 14 ans, demande place bonne tout faire ou femme ménage. Mme ARNOU, 58, rue Verneuil, Paris.

OFFRES D'EMPLOI 0.25 le mot

SITUATION lucrative à jeunes gens et jeunes femmes par l'Ecole Technique de Réprésentation, 58 bis, Chaussée d'Antin, Paris, fondée

par industriels. Cours oraux et par correspondance. Brochure gratis.

On demande bonne à tout faire, mariée ou veuve, 60 francs. Jacquemin, 14, Torricelli, Paris.

SUCCESSIONS 0.30 le mot

AVOCAT-SPECIALISTE, 4, square Maubeuge.

COURS, INSTITUTIONS 0.30 le mot

SITUATION d'avenir est obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'Ecole PIGIER, 53, rue de Rivoli; 19, boulevard Poissonnière; 147, rue de Rennes, Paris.

La Bourse de Paris

DU 23 JANVIER 1917

Marché très calme et assez irrégulier aujourd'hui. Dans l'ensemble, c'est la lourdeur qui reste la note dominante. Parmi nos rentes, le 3 0/0 est réalisé à 62.25, alors que le 0/0 regagne une légère fraction à 88.65. Dans le groupe des fonds étrangers, notons le recul de l'Extérieure à 101.80 et le tassement plus ou moins accentué des Russes.

Les affaires ont été restreintes aux établissements de crédit. Du côté des grands Chemins français, le P.-L.-M. s'est négocié à 1.011, l'Orléans à 1.115 contre 1.110, l'Est à 740 au lieu de 736, le Midi à 903 contre 910. Bonne tenue des lignes espagnoles, du Nord-Espagne à 435, du Saragosse à 435. Aux Cuprifères, le Rio est quelque peu ramené à 1.755.

En banque, les industrielles russes sont sans grand changement.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.79; Suisse, 116; Amsterdam, 238; Pétersbourg, 167 1/2; New-York, 583 1/2; Italie, 82; Barcelone, 624.

APPARTEMENT MEUBLÉS 0.25 le mot

9, rue Greffulhe, gare Saint-Lazare. Chambres avec ou sans salon, bains, ascenseur, téléphone; entièrement neuf.

LOCATIONS 0.25 le mot

A louer petit appartement garçon, 12, rue Las-Cases (7^e). Prix modéré.

ALIMENTATION 0.25 le mot

Les Produits des Fermes. — Un poulet de grain prêt à rôtir, un morceau porc salé, un 1/2 kgr. de beurre fin, 6 œufs coque, un pot délicieuses rillettes du Mans, une terrine de pâté truffé, un fromage du pays, un pot miel extra fin, des fruits de saison. Livraison rapide, franco, contre mandat de 11 fr. 50. ARMAND, château de La Boetière, La Flèche.

OCCASIONS 0.25 le mot

LIVRES. Achat cher, tous genres. Bibliothèques, Dictionnaire Larousse, Partitions, Romans, etc. Bouquet, 6, passage Verdeau, Paris. — Prière conserver adresse.

Economiseur de gaz, le CHAUFFE-EAU G.-V. alimenté : Lavabo, Bidet, etc.



et donne l'eau chaude sous pression. Notice franco; Installation rapide. Important stock d'appareils modernes pour Bains, Douches, Usines. Magasin de 2 à 6 heures. GIRARDOT-VINCENT, 19, rue Miromesnil, Paris-Elysee.

CHIENS 0.25 le mot

Merveilleux Loulous nains, minuscules, toutes nuances, et blancs nombreux. Chiots beaux, petites, rares. LONGEON, Lisieux.

CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Téléphone 53. Policiers, Loulous, Fox, Papillons, Bouledogues. Prix modérés.

ETABLISSEMENT D'ELEVAGE MARETTE, ouvert tous les jours, situé à 7 min. Métro Porte Vincennes, 131, Bd Hôtel-Ville, Montreuil (S.). tél. 225



Centaine chiens policiers t. rac.; chiens guerre, fox ratiers, chiens luxe nains; prix avantageux. Expéditions tous pays. Sérieuses garanties. English spoken.

Chiens policiers toutes races, dressés ou non; chiens guerre. Terrain de dressage; leçons forfait. — BOURGEOIS, 21, boulevard Poniatowski, Paris.

Grand choix loulous et pékinois nains, 12, rue Ste-Geneviève, téléphone 546, Courbevoie (descendre gare Asnières, 3 minutes).

Bouledogues français tous âges; 1 Berger Alsace, type loup, 12 mois, 175 fr.; 2 femelles, 14 mois, sujets exposition, 150 francs; 1 bas rouge, 10 mois, 100 francs; 1 fox, 6 mois, corps blanc, 50 francs, à enlever de suite, cause départ. — Concierge, 77, rue Mouffetard, Paris.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 24 JANVIER 1917

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

IX

Karl

Karl, que la terreur tenaillait, voulut une fois de plus s'éloigner du foyer. Il essaya d'appuyer ses pieds sur le sol pour se soulever et fuir. Mais il ne put voir la bouche du fourneau ouverte, et, au moment où il croyait fuir l'affreuse chaleur qui lui corrodait les jambes, il posa ses deux pieds sur la contre-porte du gueulard, qui venait à peine de passer du rouge vif à la teinte terne.

Un horrible cri lui échappa. Il se tordit. Une odeur écœurante de chair brûlée se répandit dans la soute, pendant que les hommes regardaient, terrorisés, l'affreuse scène qui se déroulait sous leurs yeux.

L'officier d'armes, lui-même, n'avait pu retenir un mouvement de recul.

Quant à l'officier mécanicien, il s'était jeté sur le téléphone de la passerelle et téléphonait pour prévenir le haut commandement de ce qui se passait en bas.

La souffrance de Karl devait être terrible. Il se tordait, les yeux révulsés, en grinçant des dents.

L'officier d'armes se pencha sur cette chair pantelante :

— Veux-tu parler, maintenant ?

— Non ! dit le misérable.

— Eh bien, quand je devrais le payer de ma vie, tu parleras. Je vais te faire mettre les pieds dans le foyer.

— Capitaine, dit le Frisé, j'ai une idée. Voulez-vous permettre ?...

Et, sans attendre la réponse, le Parisien alla chercher une « balle » d'eau.

— Tiens, dit-il à Karl, sale Boche, voilà de l'eau pour te soulager. Si tu refuses de dire où tu as mis la dynamite, on remplacera l'eau par le feu. Allons, veux-tu parler ?

Comme dans toutes les brûlures la douleur s'exacerbant, l'espion n'eut plus la force de résister à l'idée d'un soulagement prochain. Il acquiesça d'un signe de tête.

— Dans quelles soutes sont-elles ? demanda le capitaine d'armes.

L'espion bégaya :

— Dans la soute 2, tribord.

— Chose promise, chose due, dit alors le Parisien.

En même temps, soulevant les jambes de l'Allemand, il lui mit les deux pieds dans l'eau.

Le misérable s'évanouit.

— Aux soutes 1, 3, 4, chargez les fourneaux ! Ouvrez les tiroirs ! Deux hommes à la soute 2 ! Examinez le charbon morceau par morceau ! commande le maître mécanicien.

— En avant, enfants, hardi !

Sous l'encouragement que lançait le chef de rue,

les pelles grincèrent, les ringards nettoyèrent les grilles, et les foyers alimentés firent enfin entendre leur ronflement formidable.

Peu de pression avait été perdue, les manomètres remontèrent.

En haut, la bataille finissait avec la nuit, les escadres combinées restaient maîtresses des eaux. Deux croiseurs ennemis, deux contre-torpilleurs, étaient coulés corps et biens. Au loin, à la ligne d'horizon que blanchissait le jour naissant, un troisième croiseur ennemi flambait et se traînait sur l'eau comme une bête blessée. Bientôt, son arrière fléchit, l'avant jaillit des lames. Et l'immense machine de guerre, si puissante, si redoutable vingt-quatre heures avant la bataille, s'en alla par le fond.

Les flottes combinées étaient victorieuses. L'ennemi venait de subir la défaite d'Hélégoland.

Le Terrible avait rattrapé le temps qu'il avait perdu et s'était jeté en pleine bataille, résolu, apportant un bel appoint. A un moment critique, il avait placé quatre obus dans un croiseur allemand, crevant la tourelle avant, rasant la cheminée et pulvérisant la passerelle, mais il avait été aussi très malmené. Son pont dévasté était jonché de morts, une des pièces de tourelle avait été brisée net — sa volée n'existait plus — et il portait plusieurs projectiles dans ses œuvres vives.

Lionel d'Orval de Trevenec avait dû prendre le commandement, car le commandant avait été, ainsi que la plupart des officiers, tué face à l'ennemi.

Sur la plage avant du navire, on ne voyait plus que les pieds blancs et crispés des rangées de cadavres.

Le combat terminé, Lionel réunit de suite le conseil de guerre. Il se composait de lui, comme président, du mécanicien chef et du capitaine d'armes. Un enseigne faisait office de greffier. Tous les soutiers avaient été convoqués comme

AUTOMOBILES 0.25
le mot
80 CAMIONS automobiles.
Vente, Achat, Location, 6,
rue Raspail, Levallois-Perret.

DIVERS 0.30
le mot
ASTROLOGIE, Graphologie,
tous renseignements par
date naissance et écriture.
Ecrire : Raphaël, rue Pierre-
l'Ermite, Clermont-Ferrand,
où elle exerce depuis 15 ans.

Plus d'Antipyrine ni ca-
chets similaires à effet
passager : l'Hélianthine, pro-
duit végétal retiré du Soleil
(Tournesol), par Dehargne,
pharmaciens, guérit névral-
gies de la tête. Demandez
toutes pharmacies. Envoi

contre mandat-poste 3 fr. 75
Laboratoire DEHARGNE,
Vendôme (L.-et-C.).

GRAPHOLOGIE 0.30
le mot
CARACTÈRE, Aptitudes, etc.
par l'écriture, 3 francs.
Rien de la chiromancie, 2 à
7 heures, tous les jours, di-
manches et fêtes, ou écrire :
Mme Ixe, 23, rue Vauquelin,
Paris (Ve).

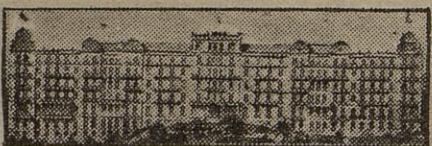
Graphologie, tout par l'é-
criture. MARIA TERESA,
1 bis, rue Bleue, Paris (Mé-
tro Cadet).

Graphologie. — Envoyez à
Madame de Thos, 31, rue
Turin, écriture et 2 francs.
Réponse par courrier.

VILLEGIATURES SUR LA CÔTE D'AZUR



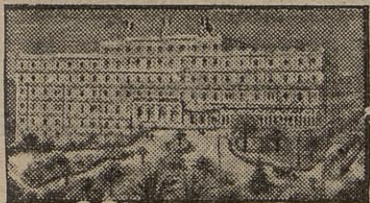
CANNES
HOTEL BEAU-SITE
250 chambres. Eau cou-
rante. 100 salles de bains.
Magnifique hall. Parc sé-
culaire. Célèbre tennis.
Demandez brochure.



CANNES **GRAND HOTEL CALIFORNIE**
Reconstruit en 1913 avec tout le confort.
Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.

CANNES **HOTEL SUISSE**, face la mer.
Position centrale. Jardin. Prix modérés.
MENTON **L'HOTEL MONTELEONE** est ouvert.
Dernier confort. Superbe Jardin primé.
Cuisine renommée

NICE-RIVIERA-PALACE



Séjour idéal
Parc
de 30.000 mèt.
Service
d'autobus
gratuit
entre l'Hôtel
et le Casino

NICE **HOTEL PETROGRAD** (ex-Saint-Petersbourg)
Promenade des Anglais. — Grand jardin
Confort moderne. — Arrangements pour séjour

L'OFFICE DE LA CÔTE D'AZUR, à NICE, publie la Liste générale
des Hivernants de toute la Riviera dans sa revue hebdoma-
daire LA CÔTE D'AZUR, mondaine, littéraire, artistique et
touristique. Le numéro : 0 fr. 50. — L'OFFICE reçoit les
abonnements à Excelsior.

LES PYRÉNÉES
PAU Station d'hiver. Climat doux
Ni vent, ni poussière
Idéal pour cure d'air

SUR LA CÔTE VERMEILLE
VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.)
Station hiver-
nale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL
ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈRE, directeur.



ÉCOLE DE
CHAUFFEURS-MÉCANICIENS
reconnue la meilleure de Paris, la
moins chère. Brevets militaires et civils.
BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.

MAISON FONDÉE EN 1817

LA COUR BATAVE

LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE BLANC

Actuellement

BLANC

Catalogue franco sur demande

41-43-45-47, Boulevard Sébastopol, PARIS

Machines
coudre

SINGER

Siege
Social

102 rue Renan
PARIS

SOINS HYGIÉNIQUES

Les remarquables qualités
déteratives et antiseptiques
qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

son admission dans les Hôpitaux de
Paris, en font, en outre, un produit
de choix pour la Toilette des Dames.

Se méfier des imitations que son
succès a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes
connaissent les dangers qui
les menacent à l'époque du
RETOUR D'ÂGE.

Les symptômes sont bien
connus.

C'est d'abord une sensa-
tion d'étouffement et de
suffocation qui étirent la
gorge, des bouffées de cha-
leur qui montent au visage pour faire place
à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre
devient douloureux, les règles se renouvellent
irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la
femme la plus robuste se trouve affaiblie et
exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il
faut sans plus tarder faire une cure avec la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute
femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle
qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage
de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** à
des intervalles réguliers, si elle veut éviter
l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion,
l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme
et, ce qui est pis encore, la mort subite.
Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a
plus son cours habituel se portera de préfé-
rence aux parties les plus faibles et y dévelop-
pera les maladies les plus pénibles : Tumeurs,
Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac,
d'Intestins, des Nerfs, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, dans toutes les
Pharmacies : le Flacon 4 fr. ; franco gare 4 fr. 60.
Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 fr.
adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Bien exiger la VÉRITABLE JOUVENCE de l'Abbé SOURY
car elle seule peut vous guérir
(Notice contenant renseignements gratuits). 287

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

témoins. Enfin, le commissaire du bord avait
assumé l'aride tâche de défendre le misérable.

Le jour allait naître ; les tambours et les clairons
vinrent se masser au pied de ce qui restait du mâ
militaire, l'équipage se rangea sur le pont. Deux
hommes se rendirent à l'arrière ; l'un d'eux était
armé de son fusil, les officiers étaient à la passe-
relle.

Au moment où le soleil parut à l'horizon, Lio-
nel se découvrit et commanda : « Attention ! » Les
siffles de la maistrance résonnèrent.

— Pour les couleurs !
Les tambours et les clairons se tinrent prêts.
— Envoyez !

Radieuses, les trois couleurs victorieuses mon-
tèrent au mâ de pavillon. Appuyés par un coup de
fusil, les tambours et les clairons sonnèrent aux
couleurs et, sur la surface de la mer, le bruit du
salut qui se faisait à bord de tous les navires cou-
rut et s'éteignit.

Lionel descendit alors s'asseoir sur un pliant
derrière une petite table sur laquelle se voyaient
les cartouches de dynamite et le livret du maître
Karl. Les autres officiers se rangèrent à ses côtés ;
l'équipage, libre de manœuvre, se plaça derrière le
tribunal et le capitaine d'armes qui remplissait le
rôle de rapporteur exposa les faits.

Le conseil les connaissait, ce fut vite fini.
Lionel commanda :
— Amenez l'accusé.

Quatre hommes, suivis d'un piquet en armes,
apportèrent Karl étendu sur un brancard, qui fut
placé à terre devant la table.

Lionel parla :
— Messieurs, dit-il, en vertu de la loi qui nous
constitue en cour martiale, nous n'avons qu'à con-
naître l'accusé, ses nom, prénoms, le numéro de
son inscription, son port d'attache, la nature du
crime, et prononcer la peine. Le crime, nous le con-
naissions.

Ceci avait été dit avec la voix sèche, impérative,
des mauvais jours, quand, irrité contre quelqu'un,
d'Orval de Trévenec faisait sentir le poids de sa
colère ou de son autorité.

— Accusé, reprit-il, vos nom et prénoms ?
Karl ne répondit que par un regard de haine.
L'officier d'armes prit le livret.

— Karl Wagner, né à Kiel, le 30 septembre 1880,
naturalisé Français en octobre 1900, a été incorporé
dans la flotte et inscrit à Toulon.

Impassible, Lionel continua :
— Vous êtes accusé de tentative de destruction
en temps de guerre d'un bâtiment appartenant à
l'Etat. Avez-vous des complices ?

— Oui, dit enfin l'espion, tous les Allemands qui
vaineront votre pays et qui vengeront ma mort.

— La cause est entendue, les débats sont clos.
La défense est inutile.

Il se leva et se découvrit, les autres officiers en
furent autant.

L'officier d'armes s'approcha de Lionel :

— Commandant, je suis très malheureux. Je n'ai
aucune tendresse pour ce misérable, croyez-le bien,
mais j'ai des remords, à cause des moyens que j'ai
cru devoir employer. Vous me comprenez ?

— En certains cas, monsieur, les circonstances
doivent faire taire les scrupules, si pénible que cela
puisse paraître. Si le Terrible a pu prendre part à
la bataille, c'est en partie grâce à vous, aux
moyens que vous avez employés, et je vous en re-
mercie publiquement, estimant qu'au-dessus des
sentiments qui sont obligatoires en temps de paix
il en est d'autres plus impérieux, plus exigeants en
temps de guerre.

— Cependant, commandant, j'ai une grâce à vous
demander.

— Pour qui ? Pour cet homme ?

— Pour cet homme, oui, mais pour moi aussi. Il
a été coupable, il faut le punir, mais j'estime que
nous pourrions laisser cette tâche à une justice plus

régulière, moins passionnée que la nôtre. D'ail-
leurs, ses brûlures sont telles qu'il va mourir. On
pourrait le laisser passer tout seul.

— Non, monsieur. Si j'obéis à votre prière, je
vous désavoue. Or, je ne désavoue rien de ce que
vous avez fait. Quant à ma pitié, je la garderai —
bien que leur sort soit beau — pour tous ceux-là
(et il désigna les cadavres alignés sur la plage), pour
tous ces braves gens qui ont fait leur devoir et
sont glorieusement tombés face à l'ennemi. Allons,
finissons-en !

Les choses allèrent vite. Karl, dont la haine écu-
mait en injures et en malédictions, fut porté sous
une des pièces de la tourelle arrière. Comme il ne
pouvait se tenir debout, on lui passa une haussière
sous les bras qu'on jeta par dessus la volée de la
pièce pour le soutenir. Huit hommes se rangèrent
devant lui et l'enseigne qui avait rédigé le procès
verbal commanda le feu.

Le cadavre de Karl, une gueuse aux pieds, fut
ensuite jeté à la mer sans cérémonial.

Puis le Terrible continua sa route vers Cher-
bourg, l'amiral lui ayant signalé d'aller réparer ses
avaries.

K

Joris

Que devenait Germaine ?

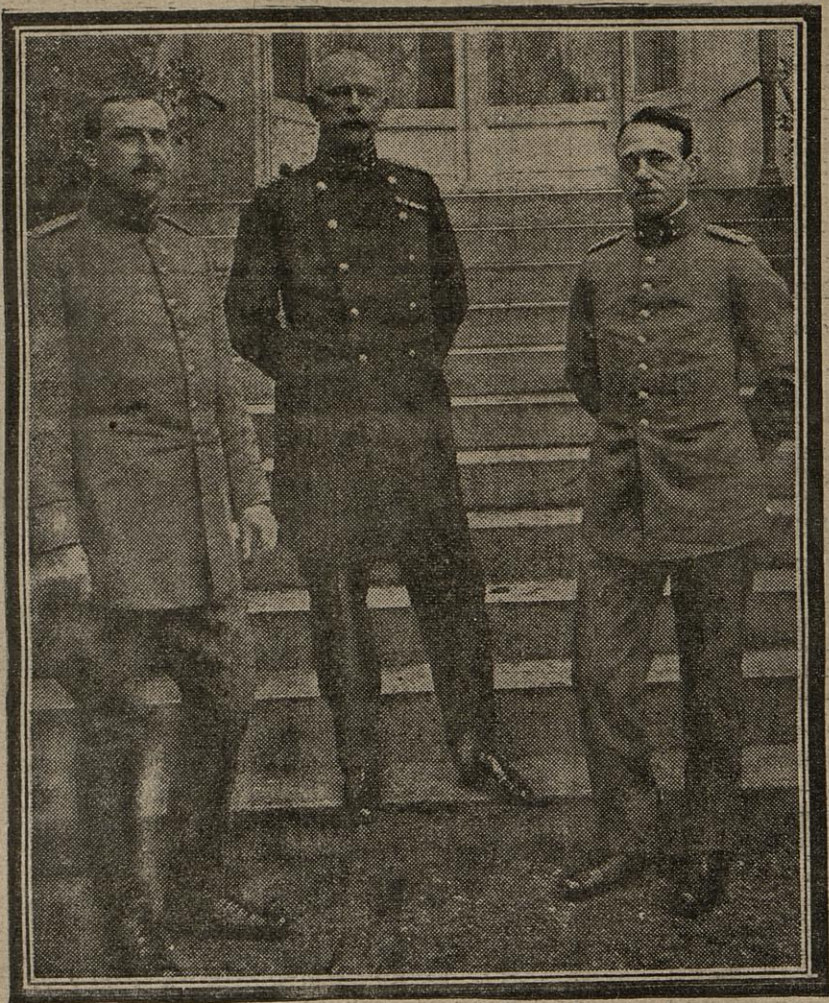
La ferme tout entière et une autre maisonnette
habitées par un bûcheron, seul voisin de la famille
qui venait d'être massacrée, étaient réduites en cen-
dres.

Dans la cave où ils étaient enfermés, les deux
enfants terrifiés avaient entendu tous les bruits de
la bataille : les détonations, les cris, le roulement
de l'incendie, la chute des charpentes ; puis le si-
lence s'était fait à nouveau et ils restaient là, ser-
rés l'un contre l'autre, hagards, tremblants.

Germaine pleurait doucement.

(A suivre.)

Une mission hollandaise sur le front



Une mission militaire hollandaise vient visiter le front britannique. Elle est composée du général Durger, du colonel Rooll et du capitaine van Oirschot.

Le sultan de Zanzibar mitrailleur



Les troupes anglaises viennent d'accomplir de grands progrès dans l'Est-Africain. Voici, devant des officiers, le sultan de Zanzibar essayant une mitrailleuse.

L'équipage du pirate coulé que l'on croit être le "Möwe"



On a de fortes raisons de croire que le pirate allemand coulé à l'embouchure de la rivière Para, au Brésil, par le croiseur anglais "Glasgow", est le fameux "Möwe" qui, en mars 1916, coula quinze navires dans l'Atlantique. Le "Möwe" avait réussi à regagner l'Allemagne. C'est à ce moment que le commandant von Dohna (X) fut photographié avec son équipage.